LE VOILE D'ISIS

30e ANNÉE — N° 67 — Juillet 1925

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

PARIS

LE VOILE D'ISIS

REVUE PHILOSOPHIQUE DES HAUTES ÉTUDES

PARAISSANT LE QUINZE DE CHAQUE MOIS

AYANT POUR BUT :

L'ÉTUDE DE LA TRADITION ÉSOTÉRIQUE

ET DES DIVERS MOUVEMENTS DU SPIRITUALISME

DIRECTEUR :
PAUL CHACORNAC

RÉDACTEUR EN CHEF :
PAUL-REDONNEL

DIRECTION — RÉDACTION — ADMINISTRATION

11, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS (Ve)

TÉLÉPHONE : GOBELINS 20-43

Les manuscrits non insérés seront retournés sur simple demande.

Les ouvrages doivent être adressés à la Direction et non aux détenteurs de rubriques.

Les auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

Les abonnements doivent être adressés à l'administration :

11, quai Saint-Michel, PARIS (5e) — Compte Chèques postaux : PARIS 30.786.

R. C. Seine 113.599

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE, un an	20 fr.	ÉTRANGER, un an. . . .	25 fr.
LE NUMÉRO.	2 50	LE NUMÉRO	3 »

SOMMAIRE DU Numéro d'Août-Septembre 1925

NUMÉRO EXCEPTIONNEL CONSACRÉ A L'ASTROLOGIE



Au seuil du laboratoire de la Vie

Et la vie était la lumière des hommes ; et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas reçue.

Paroles du grand Voyant de Pathmos.

On pèse un pot à fleurs et la quantité de terre qu'il contient. On en note le poids et le degré hygrométrique. Puis on y sème une graine.

Au bout d'un temps déterminé et connu, la graine germe, se développe, crevasse le sol pour se dresser vers le soleil, mais auparavant elle s'agrippe à la terre par ses racines. Ce n'est qu'en pleine lumière que la tige se couvre de feuilles, fleurit et fructifie.

Si, alors, on arrache l'arbuste et qu'on pèse la terre du pot après en avoir rétabli le degré d'humidité constaté au moment de la semaille, on voit avec surprise que le poids de la terre n'a pas diminué. D'où, cette affirmation risquée :

Pour leur développement et leur croissance, la graine et l'arbuste qui en est issu n'ont rien emprunté de la partie solide du sein qui les a portés.

Cependant ?

Ce travail intime qui a lieu dans le sol, cet accroissement externe subséquent qui se manifeste à l'air libre ne peuvent se réaliser sans apports étrangers. Mais alors aux dépens de qui ou de quoi l'arbuste a-t-il vécu ? Il aurait incontestablement dépéri, même si la graine eût germé, sans l'humus fertilisant de la terre, et il n'aurait porté ni feuilles, ni fleurs, ni fruits.

Or donc et toutefois, essayons de franchir le seuil du mystère et de soulever un coin du voile dont la déesse Isis se couvre impitoyablement. Faisant fonds sur cet

archaïque truisme de la Terre nourricière, *pouvons-nous dire que de l'humus et, à son contact, la graine a reçu sinon créé les principes qui lui ont permis de se transformer ? Quelle partie essentielle de lui-même, cet humus a-t-il abandonnée à la plante sans s'être diminué dans sa densité ? Userons-nous, à ce propos, de la métaphore de la flamme se donnant sans s'amoindrir ? mais c'est dédoubler l'énigme au lieu de la simplifier ! Fera-t-on intervenir l'oxygène respiré pendant le jour et l'acide carbonique expiré pendant la nuit, comme si l'arbuste ne respirait et n'expirait que ces deux gaz ! Faut-il tenir compte surtout de l'eau dont graine et plante ont été abreuvées ? ou bien doivent-elles tout à la lumière qui les baigne depuis l'heure de l'ensemencement jusqu'à celle de la fructification ?*

Pour trancher la question on s'en tire avec une pirouette. C'est grâce à toutes ces causes réunies que l'arbuste a pu naître et se développer.

Je réponds : oui *et* peut-être ; *car je pense que s'il doit à tout cela son développement hylarchique, c'est dans la lumière* seule *que l'arbuste a trouvé et pris ses éléments propres de vitalité, ses « animateurs », si je puis dire. D'ailleurs, ni l'humus, ni l'eau, ni aucun corps fertilisant n'existeraient sans la lumière ; cela est non seulement vrai du végétal, mais encore de l'homme, de l'animal et du minéral. On ne sépare point la Vie du Verbe, et du Verbe la Lumière. La lumière est source et aliment de vie. C'est par la Lumière que les forces se reconstituent quand elles s'étiolent, se ressaisissent quand elles défaillent, et s'équilibrent quand elles sont troublées. Et je proclame l'inséparabilité du Verbe, de la Lumière et de la Vie. Il y a des paroles qui vivifient et des paroles qui tuent.*



Il n'est permis qu'aux naïfs « d'inventer » la nouveauté de cette vérité séculaire et d'en être glorieux. Si vous en doutez, écoutez la rebuffade méprisante de l'horticulteur à qui vous auriez l'imprudence de faire part de votre ignorante surprise :

« Dites-moi, mon ami, vous répliquerait-il avec la bonhomie d'un La Fontaine, vous parlez comme M. de La Palice, qui est mort en perdant la vie. Troc pour troc, je vais vous en dire une bonne, moi aussi : Le soleil luit pendant le jour et la lune pendant la nuit. »

Pour nous épargner cette boutade, nous nous garderons bien de provoquer la verve railleuse du jardinier.

Nous reconnaissons les qualités vitales des foyers lumineux.

La tradition et l'étude, l'expérience et la logique nous révèlent ou nous apprennent que sous l'influence du soleil et de toute luminosité empruntée ou artificielle les plantes aboutissent à des transformations chlorophyliennes, c'est-à-dire se colorent diversement et fabriquent les sucres et les amidons, en bref, toutes les matières dites organiques dont elles ont besoin et dont elles vivent.

En des termes différents de ceux que nous avons déjà employés, nous répétons qu'il n'y a pas d'affinité plus grande et plus continue entre deux substances les plus unies, que celle de la vie pour la lumière, et de la lumière pour la vie ; comme il n'y a pas d'antagonisme plus meurtrier de la vie, ni plus douloureux pour l'âme, que celui des ténèbres. Et s'il existe un axiome inaltérable en ce temps où tant d'axiomes d'antan sonnent faux, c'est bien celui-là.



Alors il vit en songe une échelle dont le pied était appuyé sur la terre et le haut touchait au ciel.

Genèse, XXVII, 29.

Les principes de la chimie classique d'il y a sept à huit lustres ont subi de telles brèches qu'ils étayent bien faiblement aujourd'hui des vérités proclamées alors immuables et dont on bourra les cerveaux du siècle dernier. Voilà quelque vingt ans que les progrès scientifiques ont soulevé l'enthousiasme et fait émettre les plus extravagantes affirmations.

La Sagesse serait-elle la vertu qui nous faille le plus ? Il advient à ces propositions péremptoires les mêmes mésaventures qu'aux pseudo-preuves de la « génération spontanée ».

Sans Pasteur, de quelles sottises nous aurions été submergés ! Ne demandons prudemment à l'analyse et à la synthèse que ce qu'elles peuvent donner, et sachons nous contenter de la griserie qu'apporte avec elle toute découverte, sans aller jusqu'à l'ivresse.

L'opération de désagrégation accomplie avec dextérité et les éléments constitutifs du corps soumis à l'analyse recueillis avec le plus grand soin permettent de grands espoirs. Mais on ne tient pas compte, selon nous, suffisamment de ce qui n'a pu être « capté », car il y a quelque chose qui n'a pu être capté, puisque le poids des substances recueillies n'égale pas le poids de l'agrégat. Bah ! dit-on, ce qui a été perdu n'est pas appréciable, et d'ailleurs n'est pas caractéristique ; ce sont des cendres, des traces... Je m'inscris contre cette affirmation : Réagrégés, les éléments forment un corps nouveau qui n'a plus les qualités de l'autre : dans la plupart des cas, un corps mort : Absence de qualités nutritives ou restaurantes si c'est un aliment ; défaillance de vertu vitale et reproductrice si c'est une semence.

Et, malgré tout, nous gardons nos illusions !

Et si, jusqu'ici, nos moyens d'exécution se bornent à combiner les éléments d'un corps dissocié sans parvenir à le reconstituer dans son premier état, c'est parce que l'analyse n'a pas tout *livré et qu'elle en a chassé, obnubilé ou neutralisé les éléments impondérables issus de la Lumière.*



Pour corroborer ce que nous venons d'écrire, il convient de citer de curieuses expériences :

Des spécialistes du Département de l'Agriculture des Etats-Unis, appelés à contrôler les effets lumineux sur les plantes, ont constaté que près de mourir, elles se sont couvertes à nouveau de tiges vigoureuses, de fleurs vivaces et de fruits ordinaires. Plus surprenant encore : des fleurs qui ne se forment et n'éclosent qu'en leur saison ont été obtenues à volonté par cette méthode, c'est-à-dire à tout moment de l'année.

Ces expériences ayant eu lieu au moyen de la lumière artificielle variant selon la délicatesse des sujets, la longueur du jour et le plus ou moins d'intensité de son éclat, les experts en ont conclu que la lumière électrique pouvait remplacer celle du soleil. *Conclusion un peu hasardeuse pour ne pas dire plus ; car ce que nous avons dit ci-dessus des aliments et des semences s'applique aussi aux arbustes expertisés.*

Toutefois, en présence de ces résultats, le Département de l'Agriculture a organisé une exposition ; et voici ce que le public a pu admirer :

Dans une grande serre métallique et vitrée, des plantes

d'espèces les plus variées, reçoivent les rayons de lampes électriques d'une très grande puissance. On entretient dans chacun des compartiments de la serre, le même degré de température et d'humidité ; seul varie le temps pendant lequel les plantes sont soumises à l'action de la lumière, afin de démontrer que la durée du jour est le facteur important qui détermine le caractère de la plante et active la rapidité de sa croissance.

Baigné d'une lumière violente dix heures durant, l'arbuste se couvre d'une abondante floraison ; le traitement lumineux dure-t-il davantage, les fleurs cèdent alors la place aux feuilles et aux longues tiges. Enfin, pour prévenir l'objection, on fait une expérience plus décisive : On place une cloison entre deux branches. L'un des côtés est exposé à un jour long, et l'autre à un jour court. La première branche multiplie ses tiges, abonde en feuilles, tandis que la seconde fleurit.



> Lorsque dans une chambre noire on dirige sur du sulfure de zinc un faisceau de rayons ultra-violets ou infra-rouges, le sulfure de zinc devient lumineux. Les physiciens disent qu'il est « phosphorescent ». Mais les laboratoires n'ont pas encore trouvé le secret de ce travail mystérieux.
>
> X***

De la lumière visible passons maintenant à la lumière invisible et venons-en aux expériences, qui ne sont pas moins remarquables, de MM. Jacques Risler et Charles Mondain. Disons tout de suite que ces jeunes savants ont eu comme premier résultat la guérison de la « Radiodermite », nom sous lequel on désigne la lèpre spéciale produite par le Radium et les Rayons X.

Comment MM. Risler et Mondain ont-ils été amenés à concevoir leur procédé ? Nous allons essayer de l'expliquer. Tout le monde sait énoncer par cœur et dans l'ordre les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Personne n'ignore que les trois couleurs fondamentales sont le rouge, le jaune et l'indigo ; que l'orangé est obtenu par le mélange du rouge et du jaune, le vert par le mélange du jaune et de l'indigo, et le violet par le mélange de l'indigo et du rouge.

Nos sens imparfaits ne connaissant que ces couleurs et leurs dérivées, nous en avons fermé le cycle, le réduisant à sept, c'est-à-dire au nombre des couleurs que notre vue normale distingue.

Certains ont pu en soupçonner que nous ne voyons pas, mais la raison de leur non-visibilité était inconnue. Or, les radiations lumineuses colorées — pour employer un terme plus général que celui de couleur — sont visibles ou non selon la valeur d'onde des rayons. C'est ainsi que les ondes de l'ultra-violet sont très courtes, plus courtes que les ondes visibles les plus courtes, et celles de l'infra-rouge plus longues que les plus longues ondes visibles, d'où il suit que dès qu'elles sont très longues ou très courtes, les ondes lumineuses n'impressionnent plus nos regards.

Mais les ondes très courtes, devenant plus longues, sont visibles et les ondes très longues, devenant plus courtes, également.

Etant donné les influences tristes ou gaies, de soulagement ou d'oppression des couleurs sur l'esprit et les tempéraments, les effets modificateurs et lents de la lumière visible sur les végétaux et les résultats foudroyants de la lumière invisible sur la santé corporelle de l'homme, il y avait lieu pour les jeunes savants, avides et passionnés de recherches scientifiques, d'ouvrir de nouveaux horizons, ou tout au moins de les élargir. Et c'est ainsi qu'à côté de l'ordinaire chimie qui combine les atomes et les molécules dans les creusets, les alambics et les fourneaux, est née la mystérieuse et subtile chimie de l'optique, que M. Daniel Berthelot a baptisée du nom de Photochimie et qui s'occupe, elle, de la combinaison des infiniments petits, de plus petits que les atomes et les molécules, que les physiciens désignent par noyaux d'atomes, ions, électrons, etc., et de la dimension desquels, en dépit de tous nos efforts, nous ne pouvons avoir aucune idée.



Faute de percevoir la couleur des radiations invisibles, les savants les appellent infra-rouges, ultra-violettes, Rayons X, etc., de sorte que si l'on voulait énoncer les couleurs visibles et non-visibles du prisme, il faudrait les écrire ainsi :

Præ cœteris... *Rayons X, ultra-violet..., violet,*

indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge..., infra-rouge..., et cœtera.

Par analogie et d'induction, MM. Risler et Mondain se dirent et puis constatèrent que les radiations jaunes, rouges et infra-rouges étaient les antagonistes des radiations ultra-violettes, Rayons X. En conséquence, qu'en mélangeant ces radiations, elles devaient se neutraliser, et donc que la « Radiodermite » pouvait, non seulement être traitée et guérie, mais évitée.

Les deux jeunes savants construisirent à cet effet un écran composé de phénol-formol. Cet écran filtrant les rayons ne laisserait passer que les couleurs jaunes, rouges et une partie de l'infra-rouge.

Puis ils badigeonnèrent la lésion cancéreuse (ou simili-cancéreuse) des animaux avec du sulfure de zinc. La lésion badigeonnée fut soumise à la lumière ultraviolette, ce qui eut pour effet immédiat de susciter la phosphorescence du sulfure. Puis, brusquement, ils projetèrent sur la lésion un faisceau de rayons infrarouges. Il en résulta une phosphorescence d'ordre différent et antagoniste du premier. Ce passage soudain de l'une à l'autre radiation constitue le coup de fouet qui stimule l'organe, comme le coup de fouet stimule l'animal à bout de forces. Le tissu malade reprit son équilibre, se remit à vivre d'une façon normale, la lésion se cicatrisa ou tendit à se cicatriser.

***

J'ai parlé tout à l'heure des influences des couleurs sur l'esprit et les tempéraments. Ces influences sont diverses et parfois contradictoires. Il faut bien tenir compte du type planétaire de chacun de nous ; comme il faudra en tenir compte autant que des affinités électives du tissu pour chaque radiation, avant d'en faire l'emploi, sinon on se prépare des échecs.

IAN MONGOÏ.





Le comte Henri de Saint-Simon

(19 mai 1825, 19 mai 1925.)

La Sorbonne a célébré le 19 mai, avec toute la pompe désirable, le centenaire de la mort de ce remarquable penseur dont les occultistes connaissent et apprécient les vues et les projets.

Après un siècle, nous n'avons pas encore épuisé le trésor d'idées que nous a légué ce précurseur de génie, écrit dans le *Matin* M. Henry de Jouvenel. Reconnaissance tardive ; mais il est toujours louable de rappeler, même tardivement, que nous sommes le peuple le plus oublieux de nos gloires défuntes. Aussi, est-ce avec le plus vif contentement que nous avons vu nos maîtres de la Sorbonne tirer de l'oubli la figure caractéristique du Comte Henri de Saint-Simon. Mais notre satisfaction sera complète si la célébration de ce centième anniversaire concourt, grâce à la grande presse, à dissiper une confusion que nous n'hésitons pas à qualifier de regrettable entre le Comte, créateur du Saint-Simonisme, et le Duc, auteur des *Mémoires* justement célèbres d'ailleurs.

Mis à part nos étudiants de l'Enseignement supérieur, à quel écrivain pensent la plupart lorsqu'on cite ce nom de Saint-Simon ? A ce dernier, certainement, à Louis de Rouvray, duc et pair ; et ce, à cause de la maladroite imprévision — ou incompréhension — de nos critiques classiques qui dans leur manuel d'école mentionnent tout beau juste le comte et s'étendent une page ou deux sur le duc. Je viens d'ailleurs d'en faire l'expérience auprès d'une lectrice possédant une instruction au-dessus de la moyenne. Et certes, oui ! encore qu'il soit difficile d'opiner comme M. Henry de Jouvenel parlant du Comte, qui écrit : *Aristocrate ayant l'aristocratie en mépris*. Un tel sentiment jure avec la préoccupation que cet hoir des comtes de Vermandois avait de ne pas faire oublier que Charlemagne était un de ses ancêtres.

Les descriptions âcres, la peinture des portraits acides et haineux que d'une malice débordante trace Louis de Rouvray, duc de Saint-Simon, ont autrement impressionné le cerveau que la lecture des ouvrages du comte. Mais l'heure a sonné, semble-t-il, de donner à chacun d'eux la part qu'il mérite. Que la célébrité de l'un ne nuise pas à la gloire de l'autre ! Qu'il suffise au duc d'être le grand seigneur, mécontent et passionné de la Régence, et qu'il convienne au comte, génial semeur et trouveur d'idées, d'être le grand homme de toujours.

PAUL-REDONNEL.

***

Saint-Simon naquit le 17 avril 1760, il mourut le 19 mai 1825.

« Levez-vous, Monsieur le Comte, vous avez de grandes choses à faire. »

Telles étaient les paroles avec lesquelles, à l'âge de 17 ans, il se faisait éveiller chaque matin.

Il était issu d'une noble et très vieille famille qui prétendait remonter à Charlemagne, et, dès sa jeunesse, il fut convaincu qu'il jouerait un grand rôle comme philosophe.

Ayant embrassé la carrière militaire, il fit campagne en Amérique.

Vite lassé de la vie des camps, il compris le sens de la révolution d'Amérique, et, lorsque la Révolution française éclata, il vit apparaître l'ère nouvelle et se consacra entièrement à sa mission, qui devait consister à développer l'esprit humain par de nouvelles lois sociologiques et religieuses.

Il commença par étudier toutes les sciences, s'entourant de savants, mais au bout de quelques années sa fortune fut épuisée, et alors commença pour lui une vie de misère et de grands travaux. Il écrivit d'abord : *Une Introduction aux Travaux scientifiques du XIXe siècle*, ainsi que divers ouvrages sur des questions scientifiques.

A partir de 1814, il tourna son génie vers la réalisation politique et exposa pendant dix ans

ses vues et sa doctrine sur l'influence de l'industrie dans le développement social ; alors parurent successivement : *La Réorganisation de la Société européenne, l'Industrie, l'Organisateur, le Politique, le Système industriel, le Catéchisme des Industriels.*

Il ne rencontra pendant longtemps que l'indifférence et, découragé, tenta de se suicider, mais il se reprit, et ce fut alors qu'il composa *le Nouveau Christianisme,* où il expose lumineusement la fraternité humaine et le rôle de l'Eglise universelle.

Vers la fin de sa vie, il rencontra de nombreux disciples, et l'on sait qu'une importante école s'inspira de son œuvre et de sa doctrine, ayant pour chef Bazard et Enfantin, avec une pléiade d'esprits remarquables, tels que Carnot et Auguste Comte entre autres.

F. JOLLIVET-CASTELOT.



LE MAITRE PHILIPPE (1)

L'ÉCOLE DE MAGNÉTISME ET DE THÉURGIE DE LYON. — ENSEIGNEMENTS DU MAÎTRE PHILIPPE.

Il existait à Paris, depuis 1893, une Ecole pratique de magnétisme et de massage, fondée par le célèbre magnétiseur Hector Durville, avec comme principaux collaborateurs, le Dr G. Encausse (Papus) et M. Fabius de Champville.

Cette Ecole formait des élèves masseurs et magnétiseurs auxquels elle délivrait en fin d'année, après examen, un diplôme de magnétiseur-masseur praticien.

En novembre 1895, sur la proposition du Dr Encausse, directeur adjoint de l'Ecole de Paris, une Ecole secondaire fut établie à Lyon. Cette Ecole était soumise aux règlements statutaires de l'Ecole-mère, et les élèves des deux Ecoles jouissaient des mêmes droits et prérogatives. A la fin de chaque année scolaire, les examens des élèves qui désiraient obtenir le diplôme de magnétiseur-masseur praticien étaient faits en séance publique.

Le corps enseignant de l'Ecole secondaire d Lyon était composé d'un professeur titulaire et de maîtres de conférences chargés de cours.

(1) Voir page 293 et suiv.

Le maître Philippe fut sollicité de prendre la direction de l'Ecole pratique de magnétisme de Lyon. Ayant accepté, il fut nommé professeur titulaire de la chaire de *Clinique magnétique*, et, sur sa proposition, M. Jean Chapas fut nommé maître de conférences chargé du *Cours d'Histoire du Magnétisme*.

On comprend qu'ainsi dirigée l'Ecole secondaire de Lyon devait obtenir un gros et légitime succès. Les cours en furent très suivis.

Bientôt, l'enseignement du Maître Philippe dépassa le cadre du magnétisme traditionnel. En plus des séances théoriques et pratiques de guérison, le maître réunit autour de lui un petit groupe d'élèves auxquels il enseignait et démontrait les lois et les hauts phénomènes du magnétisme occulte, et c'est avec raison qu'on a parlé d'*Ecole de théurgie*.

J'en citerai quelques exemples extraits des notes prises pendant les leçons.

A la séance du 5 décembre 1895, un élève ayant demandé pourquoi Dieu tolérait les révolutions et les guerres où tant de malheureux succombaient, le maître répondit :

« Souvenez-vous du jour où je vous ai expliqué que la mort n'était effrayante que pour ceux qui entouraient le sujet devant disparaître du nombre des mortels. — Ne m'avez-vous pas demandé la preuve de ce que je vous disais ? Ne vous ai-je pas dit qu'un cliché se présentait à vous, et vous, comme une machine automatique, vous exécutiez

les décrets de Dieu ? Je vous expliquerai ce que devient ce cliché après le temps déterminé.

« Ne m'avez-vous pas demandé ce qu'était un cliché ? Je vous l'ai dit.

« Ne m'avez-vous pas demandé encore si vous pourriez entendre des voix et de la musique partant d'un cliché ? Ne vous souvenez-vous pas de celui de la bataille de Waterloo, comme si cette journée mémorable se fût passée en votre présence et sous vos yeux ? N'en est-il pas parmi vous qui ont *vu*, et n'avez-vous pas tous parfaitement *entendu* ? Vous vous rappelez les cris, les grincements de dents des malheureux blessés ; n'avez-vous pas senti la poudre brûlée et vu sa fumée ? N'avez-vous pas entendu le roulement des tambours, les coups de canon et la fusillade ?

« — Vous me demandez si les blessés souffrent encore depuis ce temps — je ne dois pas aller si loin ; sachez qu'ici-bas comme dans les autres mondes ou autres terres, tout a une vie et que la mort n'est qu'apparente et n'est en réalité qu'une métamorphose. Le cliché de Waterloo n'est pas mort ; il a été fait au commencement et durera toujours en se modifiant, il est vrai, mais il est vivant et n'a pas été créé seulement pour nous, mais aussi pour d'autres peuples et d'autres mondes.

« S'il vous a été donné de *voir* et d'*entendre* et que votre curiosité soit satisfaite, vous devez payer, mais payer plus que vous pourrez. Je veux dire que tous vous faites ce que pouvez pour

bien faire à l'égard de l'amour que vous devez à votre frère, afin de rendre le bien pour le mal ; mais si vous réfléchissez bien, vous reconnaîtrez que vous auriez encore pu mieux faire : c'est pourquoi je vous dis qu'il faut payer plus que vous ne le pouvez ».

Le maître ajouta : « Ne répétez point ceci au dehors, car on ne comprendrait pas ce que vous comprenez en ce moment, et vous perdriez votre temps ; ce n'est pas ainsi qu'il faut semer le bon grain ».

Le 26 décembre 1895, à la séance du soir, le Maître pria les élèves de passer dans un petit salon voisin pendant qu'un docteur examinerait un malade et établirait le diagnostic de son mal. Après lecture du diagnostic aux assistants, le Maître fit entrer un des élèves qui s'était retiré dans le salon et lui dit, en montrant le malade :

— « Il faut maintenant nous expliquer de quelle maladie cet homme est atteint et nous dire où il sent son mal ».

Sur les réponses embarrassées de l'élève, le Maître ajouta :

— « *Ne vous souvenez-vous donc pas d'avoir reçu le pouvoir de vous rendre compte de la maladie d'un sujet à son approche ?* »

Immédiatement, la souvenance revint à l'élève et celui-ci répéta (ainsi que les autres élèves appelés l'un après l'autre), ce qui venait d'être indiqué par le docteur.

*
* *

A une autre séance, un malade âgé d'une cinquantaine d'années se présente. Il déclare avoir reçu plusieurs coups de pied de cheval au tibia, au point qu'une amputation de la jambe fut jugée nécessaire ; mais il s'était opposé à cette opération ; de ce fait, le tibia n'avait pu être soudé et le malade ne pouvait bouger le pied ni étendre la jambe.

Le Maître fit d'abord magnétiser, par un élève, la jambe du malade pendant trois minutes environ. Après cette opération, le sujet affirma ne plus ressentir aucune douleur ni raideur dans sa jambe, et, pour le prouver, il posa son pied à terre, ce qui lui eût été de toute impossibilité auparavant.

— « Ce n'est pas tout, nous dit le Maître, il reste maintenant à faire la suture du tibia. »

Nous remarquâmes alors plusieurs rugosités assez volumineuses sur le tibia.

— « Nous allons opérer par un massage peu ordinaire. »

Pour exécuter ce massage peu ordinaire, le Maître prit une béquille du malade et la porta à l'autre extrémité de la salle ; puis il demanda à un élève de vouloir bien faire des légères frictions sur cette béquille.

Le malade déclara ressentir sur le champ l'effet de ce massage, depuis l'os de la cuisse jusqu'au pied.

Nous vîmes alors avec surprise que les rugosités avaient sensiblement diminué de volume ; de son côté, le malade manifestait son étonnement de ressentir une très grande amélioration et beaucoup plus de force dans sa jambe.



Le Magnétisme à distance, à l'aide d'opérations magiques était chose habituelle pour le Maître.

Je me souviens avoir entendu un homme le prier de vouloir bien agir sur sa fille Françoise, âgée de dix-sept ans.

Sur les ordres du Maître, un élève fut prié de fermer les oreilles à un autre élève de l'Ecole, ce qui fut fait tout de suite.

Lecture fut donnée du diagnostic posé par le docteur de la famille, puis on fit retirer les mains placées sur les oreilles de l'élève. Ce dernier affirma aussitôt être Mlle Françoise, âgée de dix-sept ans.

Après un traitement actif, le Maître demanda au père de la jeune fille s'il habitait le quartier, et, sur sa réponse affirmative, il pria plusieurs élèves d'accompagner le père chez lui et de venir rapporter ce qui se passait chez la malade.

Vingt minutes après, les personnes envoyées revinrent et déclarèrent que la jeune malade ne se sentait plus la même ; elle disait qu'il y avait quelque chose de changé dans son organisme ; elle avait plus de forces et la fièvre avait disparu ;

et elle voudrait, disait-elle, rester toujours dans cet état.

Après avoir rendu au sujet sa liberté, le Maître, afin de nous faire comprendre l'action magique, nous dit :

— « *Je vais prendre une quantité considérable de fluide magnétique dans un pays que vous ne connaissez pas ; je vais le rendre tangible, c'est-à-dire solide, et vous le verrez comme moi et le sentirez aussi comme moi, ce qui est fait à l'instant même* ».

Tous les assistants déclarèrent distinguer parfaitement le fluide sur la main du Maître.

— « *Je vais jeter ce fluide sur la glace qui est en face de vous, voyez et entendez.* »

Au même instant une sorte de terreur s'empara de quelques assistants, un homme reçut le fluide en pleine poitrine, ce qui lui occasionna une suffocation et une perte de respiration pendant quelques minutes ; les élèves craignaient une asphyxie complète. Le Maître nous dit alors :

— « *Vous ne pourrez faire ces choses que plus tard, mais je veux vous apprendre les opérations de magie, afin que vous puissiez fabriquer des fluides magnétiques avec des substances végétales. On peut en faire avec des substances animales, mais je vous le défends* ».

***

Parlant de l'origine des maladies, le Maître disait qu'elles étaient de trois sortes : les maladies

d'origine *physique,* celles de source *astrale,* et les maladies de l'*esprit.*

Les maladies d'origine physique qui n'affectent que le corps physique et ont leur origine dans le plan du même nom sont les plus faciles à guérir. Elles peuvent être soignées par les méthodes allopathiques et homœopathiques, ainsi que par le magnétisme.

Le Maître enseignait une théorie qui peut, à première vue, paraître très étrange à ceux qui ne connaissent pas la Magie. C'est celle de la *vie consciente,* et, partant, de la *responsabilité* des cellules de nos différents organes. Cette idée est familière aux occultistes praticiens qui ont pu se rendre compte que la vie *consciente* est répandue partout.

Ainsi, un de nos organes peut souffrir et être malade par suite d'une mauvaise action voulue par notre conscience et accomplie à l'aide de cet organe. Naturellement, la plus grande part de responsabilité revient à notre volonté consciente, mais l'organe qui l'aura servi sera frappé également. Toutefois, il aura moins à souffrir et sera plus facilement guéri en raison du degré de conscience moindre des cellules qui le composent. Plus les cellules sont évoluées et constituent un organisme subtil ; plus leur degré de conscience est élevé, plus elles ont de responsabilité particulière et, partant, plus leur degré de souffrance est grand.

Cette loi de la responsabilité particulière des

cellules constituant nos organes trouve surtout son application chez les infirmes dont le corps physique actuel est généralement incomplet ou déformé dans les parties correspondantes à celles qui ont été jadis atteintes ou déformées par un suicide ou une cause volontaire quelconque.

Il faut savoir que chacun de nos actes appelle une conséquence, dans le plan même où cet acte a été accompli.

Nos maladies physiques proviennent de notre imprévoyance, de notre ignorance, de nos passions et de nos faiblesses. Elles sont les conséquences strictes de nos actes sur le plan physique et n'ont d'autres causes que nous-mêmes.

Les maladies astrales ont une autre origine, elles proviennent des pouvoirs de notre corps astral, de notre double, pouvoirs qui sont beaucoup plus étendus que ceux du corps physique, dont les possibilités sont très limitées. Pour le mal comme pour le bien, les pouvoirs du corps astral sont plus grands que ceux du corps physique, et chaque faute commise par nous sur le plan astral a une portée beaucoup plus grande que si elle avait été commise sur le plan physique. Il s'ensuit que les conséquences de nos colères, de nos haines, de nos fautes sont beaucoup plus graves. C'est là une des principales raisons de la ténacité des maladies astrales, dont il est généralement difficile de venir à bout. Ces maladies sont, dans la plupart des cas, causées par la volonté humaine, et se traduisent par la neurasthénie,

la névrose, la déperdition de forces sans causes apparentes, les phénomènes d'envoûtement, d'autosuggestion, devant lesquels la médecine reste impuissante. Seuls les procédés magiques et le magnétisme sont efficaces.

Reste enfin les maladies spirituelles, les maladies de l'esprit. Sur celles-ci nous ne savons que peu de chose et ne connaissons guère leurs causes. Il faudrait pour cela pénétrer sur le plan spirituel, et très peu d'hommes en sont aujourd'hui capables. Le maître Philippe prétendait que les causes de la folie, de l'épilepsie ont leur origine sur le plan spirituel ; et, seules, la prière, les opérations théurgiques, peuvent les guérir.

Les pouvoirs théurgiques se développent individuellement *chez ceux qui sont déjà doués*, mais ne s'enseignent pas comme un art ordinaire.



Ce que j'ai dit jusqu'à présent du maître Philippe suffit, je pense, à montrer combien ces pouvoirs lui étaient familiers. Cependant, je crois devoir encore emprunter au Dr Papus les lignes suivantes, extraites de son *Traité élémentaire de Science occulte.*

« Celui-ci (le Maître spirituel) sait tout, mais il enseigne à descendre et à acquérir la certitude que l'homme qui sait qu'il ne sait rien, commence seulement à comprendre la science ; que celui qui ne possède rien qu'un grabat et qui prête

son grabat à qui n'en possède pas est plus riche que tous les riches. Le Maître spirituel, quand il veut enseigner, peut soit parler, ce qui est rare, soit *faire voir*, ce qui est plus commun pour lui. Possesseur de biens physiques qui lui permettraient de vivre en oisif, le Maître consacre toute sa vie à la guérison des pauvres et des affligés. Et ces guérisons mêmes indiquent au plus aveugle de quel plan descend l'Esprit qui commande à la maladie et à la mort elle-même.

Dans les rues de la ville qu'il habite, on le voit passer humble entre les humbles ; aussi les pauvres seuls le bénissent et le connaissent. Cet ouvrier qui le salue avec respect lui doit sa jambe qu'on allait couper et qui fut guérie en une heure ; cette femme du peuple qui accourt à son passage vint le trouver alors que son enfant râlait, et le Maître dit :

« Femme, vous êtes plus riche, par votre dévouement incessant et votre courage devant les épreuves que les riches de la terre ; allez, votre enfant est guéri ». Et rentrée chez elle, la mère constate le miracle qui déconcerte et irrite les médecins. Cette famille d'artisans courut à lui alors que depuis dix-huit heures leur fille unique était morte ; il vint, et devant dix témoins, la morte sourit et ouvrit de nouveau les yeux à la lumière.

Demandez à tous ces gens le nom de cet homme, ils vous diront : C'est le *Père des Pauvres*.

« Interrogez cet homme ; demandez-lui qui il

est, d'où il tient ces pouvoirs étranges et terribles, il vous répondra : *Je suis moins qu'une pierre. Il y a tant d'êtres sur cette terre qui sont quelque chose que je suis heureux de n'être rien. J'ai un ami qui est, lui, quelque chose. Soyez bon, patient dans les épreuves, soumis aux lois sociales et religieuses de votre patrie, partagez et donnez ce que vous avez, si vous trouvez des frères qui ont besoin et mon ami vous aimera. Quant à moi, pauvre envoyé, j'écris sur le livre évident de mon mieux, et je prie le Père comme jadis le fit Notre Sauveur le Christ, qui rayonne en gloire sur la terre et dans les Cieux et au cœur duquel on parvient par la grâce de la Vierge de Lumière: Mariah, dont le nom soit béni.*

« Je ne terminerai pas ces pages, que ma reconnaissance rend si douces, par le rappel des injures et des sarcasmes dont les savants, les satisfaits, les critiques accablent le Maître. Il les ignore, leur pardonne et prie pour eux. Cela suffit (1). »

J. BRICAUD.

PENSÉE

La prière est une échelle avec laquelle on peut s'élever jusque dans le ciel des cieux.

L.-CL. de SAINT-MARTIN.

---

(1) PAPUS. *Traité Elémentaire de Science Occulte*, 8e édition, Paris, Ollendorff, 1903, pages 464 à 466.

LES QUATRE GÉNIES DE LA RENAISSANCE [1]

SHAKESPEARE

(1564-1616)

Shakespeare a consacré à sa conception de l'homme son œuvre, vaste comme un temple, mystérieuse comme la vie. Mais alors que Cervantès ou Rabelais sculptent l'Etre dans un bloc, type immense et définitif, Shakespeare peint par touches, en analyste, regardant l'individu selon le rayon infernal ou divin qui l'éclaire. Ce savant observe les cellules, ce physicien étudie les atomes. Des actions et des réactions réciproques, il tire des lois biologiques du grand monstre social, Iago, Othello, Lear, Macbeth, Hamlet, Roméo, Cordelia, Falstaff, toutes ces figures comiques ou tragiques sont les ombres du type humain projetées suivant la place d'où luit le soleil du génie. Ce sont les images sur le miroir terrestre du grand homme universel. Et quand il a enfin trouvé l'homme tel qu'il le rêve, maître des forces de la Nature, souverain de ce monde auquel il ordonne, quand il a créé le mage qui commande aux êtres invisibles de l'eau, du feu, de l'air et de la terre, il donne Prospéro. Sa tache est terminée. Shakespeare n'écrit plus. Ainsi la *Tempête* est le point culminant de son œuvre Après des drames, des comédies, des féeries, la *Tempête* répond au *Songe d'une nuit d'été* et Ariel à Obéron.

Ce qui fait l'intérêt de l'Homme dans Shakespeare, c'est que le poète ne l'isole pas de son milieu et qu'il étudie la lutte de l'individu contre la société pour le triomphe de son égoïsme. De là ses foules. Mais nul mieux que lui n'a su parler de l'inconnu qui enveloppe le monde, n'a su chanter l'invisible, où s'élabore l'avenir, où roulent les coques du passé, où s'impriment tous les gestes de l'histoire, où résonnent toutes les voix qui se sont tues ici-bas.

L'œuvre de Shakespeare offre donc l'aspect de la vie dans ce qu'elle a de plus vaste avec sa face de

(1) Voir les n°s 62 et 64.

visible et sa face d'invisible, avec les forces secrètes, ses plans à l'infini et ses mystérieuses résonances. C'est pourquoi les fantômes y jouent un si grand rôle. Le poète ne semble rien ignorer de la nécromancie. Par des détails naturellement sobres dans un drame, il nous donne l'essentiel des conditions dans lesquelles le plan invisible peut se manifester à nos yeux. Avec un art suprême, il évoque cette atmosphère de terreur et de mystère qui saisit tous ceux qui interrogent la mort. Shakespeare attache une grande importance à l'astrologie, dont les lois inflexibles dirigent les hommes. Il fait évoluer ses personnages parmi l'écheveau embrouillé des influences planétaires. Il étudie le jeu de la Providence, de la Fatalité et de la Volonté dans la grande tragédie humaine. Enfin par ses pièces féeriques, et surtout par la *Tempête*, il démontre l'éminence de l'homme, intelligence souveraine parmi les forces qui meuvent l'univers.

Du Songe d'une nuit d'été à la *Tempête*, Shakespeare a créé une forêt d'âmes. Il en a extrait cette vérité qu'il livre à la méditation de l'avenir. Un être, un et multiple, est en formation, dont les individus ne sont que les cellules. Mêlez la folie à l'amour, la haine à la pitié, la jalousie au crime, la tendresse à la bonté, le rire au frisson, la douleur à la trahison ; confondez l'ombre d'Othello avec la grimace de Macbeth, la pâleur d'Hamlet avec la face hilare de Falstaff, il sort de tout cela une figure à la fois sinistre et radieuse, l'homme.

Dans *le Songe d'une nuit d'été*, le poète avait montré les individus jouets des forces naturelles, fantoches aux mains tragiques du Destin. Puis il est entré dans la vie tumultueuse et saignante pour en tirer ces ombres fatales ou sublimes. Il les a vues, épaves dans le déferlement des choses, courbées sous le vent mystérieux de l'inconnu, mêlant leur bégaiement à l'hymne solennel des sphères. Il les a vues conduites, menées, poussées par l'influence toute-puissante des planètes, disant la grande harmonie de l'univers, la dépendance et l'infiniment grand et réciproquement, de sorte qu'Aldéraban frissonne au sanglot de Cordelia, et que Lear devient fou à cause du rut immense et magnifique de deux comètes dans le ciel.

L'harmonie des êtres dans l'espace se complète de l'harmonie des êtres dans le temps. Les morts sont unis aux vivants. La race a son individualité à laquelle

collaborent les fantômes. Les disparus continuent d'œuvrer selon les buts et la volonté de la race. L'avenir regarde dans le miroir des âges son image, le passé. Le monstre social n'est pas seulement fait des émotions, des sentiments, des joies et des douleurs actuelles. En lui frémit encore indéfiniment ce qui n'est plus à nos yeux, ce qui n'est plus sous nos mains, ce qui n'est plus à nos oreilles. L'écho des voix lointaines vibre encore à travers les siècles. Les ombres sont penchées sur ce monde enseveli dans le linceul de l'inconnu. Magnifique vision de poète que le savant moderne commence à peine à découvrir au seuil des horizons nouveaux.

C'est par cette vue d'ensemble que Shakespeare se rattache à la grande tradition. Fût-il initié ? Les controverses de ces dernières années sur la personnalité même du poète n'ont guère éclairé ce problème. Il y a évidemment dans cet homme extraordinaire un curieux mélange de sublime et de grossièreté, de pensée pauvre et de magnifique conquête spirituelle. Il semble parfois au cours d'un acte que deux personnages différents y ont collaboré. Les erreurs les plus graves voisinent avec de remarquables précisions. Shakespeare a abordé tous les problèmes, il a donné dans ses pièces féeriques de véritables symboles alchimiques qu'il importe d'étudier, et néanmoins il y a chez lui une part de vulgarité et de naïveté parfois qui nous choque et nous étonne. De là à dire que le clerc de Stratford-sur-Avon, que le gardien de chevaux de Black-Friars n'était pas capable d'écrire ses pièces, il n'y avait qu'un pas. On le franchit. On a dit cette énormité que Shakespeare n'était pas Shakespeare.

S'il nous est permis de fournir aussi une hypothèse, nous dirons que Shakespeare est bien l'auteur des pièces qu'on lui attribue. Mais derrière lui il y a les inspirateurs. Il puise son sujet dans les vieilles chroniques, dans les légendes, dans l'histoire, dans des ballades anciennes, dans des drames ou des comédies oubliées. Il les nourrit du suc de son imagination ; il les raconte, il les explique à ses amis, au club de la Sirène, à la taverne d'Apollon. Il écoute et note l'opinion de ses auditeurs, leurs conseils, leurs critiques. C'est pourquoi, derrière Shakespeare, il y a Marlowe, il y a Ben Johnson ; derrière Shakespeare, il y a Bacon. Disons plus, il semble évident que tout

ce qui traite de hautes sciences dans l'œuvre de Shakespeare est de l'inspiration de Bacon. On retrouve des idées communes sur la politique, sur la morale, sur la colère, sur la gloire, sur la richesse, sur l'ambition, sur l'amitié, sur les révolutions, sur l'amour, sur l'adversité. Bacon n'est pas l'auteur d'*Hamlet*, ni de *Macbeth*, ni du *Roi Lear*, ni de la *Tempête*, mais Bacon, peut-être sans s'en douter lui-même, a trouvé dans Shakespeare l'artisan suprême d'une pensée qui, trop scientifique dans ses œuvres, pouvait largement se déployer au souffle ardent de l'imagination d'un poète de génie.

Et cela explique la part de mystère qui féconde ces drames immortels. Cela explique encore pourquoi ces tragédies sont revêtues de ce caractère sacré et religieux qui élève l'action du particulier à l'universel, de la petite aventure humaine à la grande aventure divine.



Ces quatre génies se sont penchés sur le gouffre de l'âme humaine, sur sa tragique et grandiose destinée. A l'heure où la philosophie commençait sa lutte contre la Religion, ils se dressent comme pour proclamer la souveraineté de l'Etre dans le jeu des forces cosmiques. C'est en vain que les siècles qui suivront chercheront à faire de l'individu un infiniment petit, né du hasard dans le chaos de l'univers sans cause. Les quatre géants sont là, qui, par la magie de l'œuvre d'art, ont laissé à la méditation des foules le type de l'Homme, cellule d'un grand corps vivant, en marche vers la Divinité.

Mais ce qui nous intéresse ici, c'est la part d'ésotérisme qui a fécondé ces œuvres et qui a dominé cette ère de la pensée humaine allant de la Réforme à la Révolution. Nous disions au début le travail secret, la mystérieuse fermentation des sociétés secrètes en Europe, ces lueurs soudaines se manifestant par intervalles et qui laissent supposer une synthèse profonde de connaissances, une science cachée. Nous disions la mécanique de l'évolution qui, dans chaque période, va de l'esprit à la matière et de la poésie à la science.

En vue de ce mouvement qu'on a appelé Renaissance et qui fut la plus magnifique réaction de l

raison contre le dogme, de l'individu contre l'autorité, des forces obscures ont suscité des poètes, puis lorsque le terrain a été suffisamment imprégné, ces mêmes forces ont déchaîné les philosophes du XVIIIe siècle.

C'est ce rôle des quatre grands génies que nous avons cherché à définir en montrant leurs idées, inspirées soit directement, soit indirectement de cette mystérieuse autorité qui devait diriger l'Europe pendant trois siècles. En se plaçant à ce point de vue, nous comprenons mieux l'éblouissement de la Rose-Croix de Dante, la marée des âmes shakespeariennes, le rire de Cervantès et la lutte de Rabelais contre son temps.

Cette observation nous donne une preuve nouvelle que tous les grands mouvements de l'évolution humaine ont été déterminés par des idées puisées au vaste fleuve de la Tradition occulte, celle qui a inspiré saint Jean, comme elle avait inspiré Moïse et Orphée.

Fernand PIGNATEL.

Le meilleur moyen pour obtenir la Connaissance

Celui qui se connaîtra soi-même saura beaucoup de [choses secrètes :
L'Homme est un monde entier en abrégé.
Mais ce Microcosme renferme en lui un abîme de [Ténèbres
Et de Lumière. Qui peut le pénétrer, l'approfondir ?
La Raison, qui est seulement sous l'influence des Astres, [est impuissante.
L'Esprit seul peut atteindre la Lumière Eternelle.
Or, notre esprit ne la saisira jamais en la poursuivant, [en agissant,
Mais en souffrant sa présence et son action : en consé- [quence savoir
« Souffrir » est tout l'art.

HORTULUS SACER.
Trad. de A. COUTURE.

LA LUMIÈRE SORTANT DU CAHOS [1]

CLEF DE L'ŒUVRE

PREMIÈRE OPÉRATION

Pour arriver à se procurer le Mercure et l'Elixir philosophique, il faut donc rejeter toute autre matière et ne prendre que la vénérable matière des philosophes, qui contient en elle tout ce qu'il faut pour parvenir à bout de vos désirs, et après l'avoir dégagée de ses parties hétérogènes dans de l'eau de pluie ou de fontaine, vous la dégagerez aussi de son humidité étrangère entre deux linges, et vous la mettrez dans un vaisseau de verre qui soit d'une forme ronde ou ovale, et qu'il ait un col de la longueur d'une palme (2), mais étroit comme celui d'une bouteille ; il faut que le verre soit épais également dans toutes ses parties, sans nœuds, ni fêlures, afin de résister ; et vous boucherez bien hermétiquement, et luterez le sceau des sceaux ; observez que toute votre opération doit se faire dans ce même vaisseau, afin d'imiter la nature dans votre travail, qui n'en a qu'un pour produire toutes choses.

Vous mettrez donc ce vaisseau dans la terre, pour que votre matière puisse y fermenter assez pour se dissoudre, calciner, teindre, blanchir,

(1) Voir page 233 et suiv.
(2) Mesure de longueur valant 0m225.

arroser, dessécher et rougir, enfin cuire assez pour vous donner cette poudre de projection qui fera votre félicité, et vous dédommagera de vos peines. Il faut donc, pour cet effet, faire un creux dans une cave, de la circonférence de votre vaisseau, et le lui introduire de manière que la panse soit moitié en terre, et vous élèverez autour deux hémisphères en forme de creux de chêne tranché par le milieu ; vous le laisserez dans ce fourneau de nature pendant sept mois, pour vous procurer la poudre blanche, avec laquelle vous transmuterez les métaux en argent, et pour la poudre rouge, vous le laisserez cinq mois de plus, ce qui fait une année pour se procurer la poudre rouge avec laquelle vous transmuterez les métaux en or fin.

Comme il y a des terres qui, par leur nature, sont plus ou moins chaudes, s'il arrivait qu'au bout dudit temps votre matière ne fût pas à son degré de perfection, vous laisserez plus longtemps votre vaisseau, afin qu'elle pût y parvenir, et l'artiste, par son industrie, pourrait suppléer à ce défaut de chaleur, mais avec une grande et sage précaution.

Opération que la matière soit pendant le temps de sa fermentation

La préparation est composée de quatre parties : la première est la solution de la matière en eau mercurielle ; la seconde est la préparation du

Mercure des philosophes ; la troisième est la corruption ; la quatrième, la génération et la création du soufre philosophique. La première se fait par la semence minérale de la terre ; la seconde volatilise et spermatise les corps ; la troisième fait la séparation des substances et leur rectification ; la quatrième les unit et les fixe, ce qui est la création de la pierre. Les philosophes ont comparé la préparation à la création du monde, qui fut d'abord une masse, un cahos, une terre vide, informe et ténébreuse, qui n'était rien en particulier, mais tout en général ; de sorte que, par la première digestion, le corps se dissout, la conjonction du mâle et de la femelle, et le mélange de leur semence se font, la putréfaction succède, et les éléments se résolvent en une eau homogène. Le soleil et la lune s'éclipsent à la tête du dragon, et tout le monde enfin retourne et rentre dans le cahos antique, et dans l'abîme ténébreux. Cette première digestion se fait comme celle de l'estomac, par une chaleur pépantique et faible, plus propre à la corruption qu'à la génération.

Dans la seconde digestion, l'esprit de Dieu est porté sur les eaux, la lumière commence à paraître, et les eaux se séparent des eaux ; la lune et le soleil reparaissent, les éléments ressortent du cahos pour constituer un nouveau monde, un nouveau ciel et une terre nouvelle ; les petits corbeaux changent de plumes et deviennent des colombes ; l'aigle et le lion se réunissent par un lien indissoluble.

Cette régénération se fait par l'esprit igné, qui descend sous la forme d'eau pour laver la matière de son péché originel, et y porter la semence aurifique, car l'eau des philosophes est un feu ; mais donnez votre attention pour que la séparation des eaux se fasse par poids et mesure, de crainte que celles qui sont sous le ciel n'inondent la terre, ou que, s'élevant en trop grande quantité, elles ne laissent la terre trop sèche et trop aride.

La troisième digestion fournit à la terre naissante un lait chaud et y infuse toutes les vertus spirituelles d'une quintessence qui lie l'âme avec le corps au moyen de l'esprit. La terre alors cache un grand trésor dans son sein, et devient premièrement semblable à la lune, puis au soleil ; faites attention que, dans la philosophie hermétique, la lune signifie l'argent et le soleil l'or ; la première se nomme donc *terre de la lune*, et la seconde *terre du soleil*, et sont nées pour être liées par un mariage indissoluble, car l'une et l'autre ne craignent plus les atteintes du feu.

La quatrième digestion achève tous les mystères du monde. La terre devient par son moyen un ferment précieux qui fermente tout en corps parfaits, comme le levain change toute pâte en sa nature ; elle avait acquis cette propriété en devenant quintessence céleste ; sa vertu, émanée de l'esprit universel du monde, est une panacée ou médecine universelle à toutes les maladies des créatures qui peuvent être guéries. Le fourneau secret des philosophes, dans laquelle vous ferez

fermenter votre matière, vous donnera ce miracle de l'art et de la nature, en répétant les opérations du premier œuvre.

Tout le procédé philosophique consiste dans la solution du corps et la congélation de l'esprit, et tout se fait par une même opération. Le fixe et le volatil se mêlent intimement, mais cela ne peut se faire si le fixe n'est auparavant volatilisé ; l'un et l'autre s'embrassent, enfin, et par la réduction ils deviennent absolument fixes.

Par ce moyen, les superfluités de la pierre se convertissent en une véritable essence ; car celui qui prétend séparer quelque chose de notre sujet ne connaît rien dans la philosophie, attendu que tout ce qu'il y a de superflu, d'immonde, de féculent, et enfin toute la substance du composé se perfectionne par l'action de notre feu secret. Cet avis doit ouvrir les yeux à ceux qui, pour faire une exacte purification des éléments et des principes, se persuadent qu'il ne faut prendre que le subtil et rejeter l'épais, parce qu'ils ne savent pas que le feu et le soufre sont cachés dans le centre de la terre, et qu'il faut la laver exactement avec son esprit pour en extraire le baume, le sel fixe qui est le sang de notre pierre ; voilà l'essentiel mystère de cette opération, laquelle ne s'accomplit qu'après une digestion convenable et une lente distillation.

Les principes opératifs que l'on appelle aussi les clefs de l'œuvre ou le régime, sont au nombre de quatre : le premier est la solution ou liqué-

faction ; le second, l'ablution ; le troisième, la réduction : et le quatrième, la fixation. Par la solution, les corps retournent en leur première matière et se réincrudent par la coction ; alors le mariage se fait entre le mâle et la femelle, et il en naît le corbeau. La pierre se résout en quatre éléments confondus ensemble ; le ciel et la terre s'unissent pour mettre Saturne au monde. L'ablution apprend à blanchir le Corbeau et à faire naître Jupiter de Saturne ; cela se fait par le changement du corps en esprit. L'office de la réduction est de rendre au corps son esprit, que la volatilisation lui avait enlevé, et de le nourrir ensuite d'un lait spirituel en forme de rosée, jusqu'à ce que le petit Jupiter ait acquis une force d'Hercule.

Pendant ces deux dernières opérations, le dragon, descendu du ciel, devient furieux contre lui-même, il dévore sa queue et s'engloutit peu à peu jusqu'à ce qu'enfin il se métamorphose en pierre.

Tel fut le dragon dont parle Homère, il est la véritable image ou le vrai symbole de ces deux opérations. Pendant que nous étions assemblés sous un beau platane, disait Ulysse aux Grecs, et que nous étions là pour faire des hécatombes, auprès d'une fontaine qui sortait de cet arbre, il apparut un prodige merveilleux, un horrible dragon dont le dos était tacheté, envoyé par Jupiter même, sortit du fond de l'autel et courut au platane. Au haut de cet arbre étaient huit petits moineaux, avec leur mère qui voltigeait autour d'eux ; le

dragon les saisit avec fureur, et même la mère, qui pleurait la perte de ses petits. Après cette action, le même dieu qui l'avait envoyé le rendit beau, brillant et le changea en pierre à nos yeux étonnés. Je laisse au lecteur éclairé à en faire l'application.

Signes ou principes démonstratifs

Les couleurs qui surviennent à la matière philosophique et pendant le cours des opérations de l'œuvre sont la noire, la blanche et la rouge. Elles se succèdent immédiatement et par ordre. Le commencement de la noirceur prouve que le feu de la nature commence à opérer, et que la matière est envoyée de solution. Lorsque cette couleur noire est parfaite, la solution l'est aussi, et les éléments sont confondus, le grain se pourrit pour se disposer à la génération. Celui qui ne noircira point ne saurait blanchir, dit Artephius, parce que la noirceur est le commencement de la blancheur, qui est la marque de l'altération et de la putréfaction.

L'action du feu sur l'humide fait tout dans l'œuvre, comme il fait tout dans la nature pour la génération des mixtes.

Pendant cette putréfaction, le mâle philosophique ou le soufre est confondu avec la femelle, de manière qu'ils ne font plus qu'un seul et même

corps, que les philosophes nomment *hermaphrodite*; c'est, dit Flamel, l'androgyne des anciens, la tête du Corbeau, et les éléments convertis en cette façon réconcilient deux natures, qui peuvent former un embryon en la matrice du vaisseau, et puis t'enfanter un roi très puissant, invincible et incorruptible... Notre matière dans cet état est le serpent Python, qui, ayant pris son être de la corruption du limon de la terre, doit être mis à mort, et vaincu par les flèches du dieu Apollon par le blond soleil, c'est-à-dire par notre feu égal à celui du soleil.

La seconde couleur principale est le blanc. Hermès dit : Sachez, fils de la science, que le vautour crie du haut de la montagne : je suis le blanc du noir, parce que la blancheur succède à la noirceur. Morien appelle cette blancheur, la fumée blanche. Alphidius nous apprend que cette matière ou fumée blanche est la racine de l'art, et l'argent vif des sages. *Philalèthe* nous assure que cet argent vif est le vrai Mercure des philosophes : cet argent vif, dit-il, extrait de cette noirceur très subtile, est le mercure tingent philosophique avec son soufre blanc et rouge, naturellement mêlé ensemble dans leur minière ; les philosophes lui ont donné une infinité de noms.

Artephius dit que la blancheur vient de ce que l'âme du corps surnage au-dessus de l'eau, comme une crème blanche, et que les esprits s'unissent alors si fortement, qu'ils ne peuvent plus s'enfuir, parce qu'ils ont perdu leur volatilité.

Le grand secret de l'Œuvre est donc de blanchir la matière ; ainsi le sage artiste ne doit s'occuper qu'à dissoudre le corps avec l'esprit, couper la tête du Corbeau, blanchir le noir et rougir le blanc ; car c'est cette couleur blanche et resplendissante qui contient dans ses veines le sang du pélican, et laisser là un tas de livres qui ne font qu'embarrasser le lecteur, et faire naître des idées de quelques travaux inutiles et dispendieux.

Le traité de l'Œuvre ne doit coûter que pour l'achat du vaisseau. Cette blancheur est la pierre parfaite au blanc ; c'est un corps précieux qui, quand il est fermenté, est devenu élixir au blanc, est plein d'une teinture exubérante qu'il a la propriété de communiquer à tous les métaux ; les esprits volatils auparavant sont alors fixes. Le nouveau corps ressuscite beau, blanc, immortel, victorieux ; c'est pourquoi on l'appelle résurrection, lumière du jour, et de tous les noms qui peuvent indiquer la blancheur, la fixité et l'incorruptibilité.

Flamel a représenté cette couleur dans ses figures hiéroglyphiques, par une femme environnée d'un rouleau blanc, pour montrer, dit-il, que Rébis commencera de se blanchir de cette même façon ; blanchissant premièrement aux extrémités tout à l'entour de ce cercle blanc, l'échelle des philosophes, dit le signe de la première partie de la blancheur.

Comme le noir et le blanc sont les deux extrêmes, et que deux extrêmes ne peuvent s'unir que par

un milieu, la matière en quittant la couleur noire ne devient pas blanche tout à coup ; la couleur grise se trouve intermédiaire, parce qu'elle participe des deux.

Les philosophes lui ont donné le nom de Jupiter, parce qu'elle succède au noir, qu'ils ont appelé Saturne. C'est ce qui a fait dire à d'Espagnet, que l'air succède à l'Eau après qu'elle a achevé ses sept révolutions, que Flamel a nommé imbibition. La matière, ajoute d'Espagnet, s'étant fixée au bas du vase, Jupiter, après avoir chassé Saturne, s'empare du royaume et en prend le gouvernement. A son avènement l'enfant philosophique se forme, se nourrit dans la matrice et vient enfin au jour avec un visage beau, brillant et blanc, et est dès lors un remède universel à toutes les maladies du corps humain.

Enfin la troisième couleur principale est la rouge, elle est le complément et la perfection de la pierre ; on obtient cette rougeur par la seule continuation de la cuisson de la matière. Après le premier œuvre, on l'appelle sperme masculin, or philosophique, feu de la pierre, couronne royale, fils du Soleil, minière du feu céleste.

La plupart des philosophes commencent leur traité de l'œuvre à la pierre au rouge, de sorte que ceux qui lisent ces ouvrages ne sauraient faire trop d'attention à cela ; car c'est une source d'erreurs pour eux, tant parce qu'ils ne sauraient deviner de quelle matière parlent alors les philosophes, qu'à cause des opérations des proportions des matières

qui sont dans le second œuvre ou la pratique de l'élixir, bien différentes de celle du premier. Quoique la seconde opération ne soit qu'une répétition de la première, il est bon cependant de remarquer que ce qu'ils appellent feu, air, terre et eau, dans l'un, ne sont pas les mêmes noms dans l'autre ; leur mercure est appelé Mercure, tant sous la forme liquide que sous la forme sèche. Ceux, par exemple, qui lisent Alphidius, s'imaginent, quand il appelle la matière de l'œuvre minière rouge, qu'il faut chercher pour le premier commencement des opérations une matière rouge ; les uns, en conséquence, travaillent sur le Cinabre, d'autres sur le minium, d'autres sur l'orpiment, d'autres sur la rouille de fer, parce qu'ils ne savent pas que cette minière rouge est la pierre parfaite des philosophes.

D'Espagnet décrit ainsi la manière de faire le soufre philosophique : choisissez un dragon rouge, courageux, qui n'ait rien perdu de sa force naturelle, ensuite sept ou neuf aigles vierges, hardis, dont les rayons du soleil ne soient pas capables d'éblouir les yeux ; mettez-les avec le dragon dans une prison claire, transparente, bien close et pardessus un bain chaud, pour les exciter au combat ; ils ne tarderont pas à venir aux prises, le combat sera long et très pénible, jusqu'au quarante-cinquième ou cinquantième jour que les aigles commenceront à dévorer le dragon ; celui-ci en mourant infectera toute la prison de son sang corrompu et d'un venin très noir, à la violence duquel les aigles ne pouvant résister expireront aussi ; de

la putréfaction de leurs cadavres naîtra un corbeau qui élèvera peu à peu sa tête, et par l'augmentation du bain, il déploiera ses ailes et commencera à voler ; le vent, les nuages, l'emporteront çà et là ; fatigué d'être ainsi tourmenté, il cherchera à s'échapper ; ayez donc soin qu'il ne trouve aucune issue : enfin lavé et blanchi par une pluie constante de longue durée et une rosée céleste, on le verra métamorphosé en cygne ; la naissance du corbeau vous indiquera la mort du dragon.

Si vous voulez pousser jusqu'au rouge, ajoutez l'élément du feu, qui manque à la blancheur, sans toucher, ni remuer le vase de sa place, mais en fortifiant le feu par degrés ; poussez son action sur la matière jusqu'à ce que l'occulte devienne manifeste, l'indice sera la couleur citrine ; gouvernez alors le feu du quatrième degré, toujours par les degrés requis, jusqu'à ce que par l'aide de Vulcain, vous voyez éclore des roses rouges qui se changeront en amaranthes, couleur de sang ; mais ne discontinuez point l'ouvrage que vous ne voyez le tout réduit en cendres très rouges et impalpables.

Ce soufre philosophique est une terre d'une ténuité, d'une ignéité et d'une sécheresse extrême ; elle contient un feu de nature très abondant, c'est pourquoi on l'a nommé feu de la pierre ; il a la propriété d'ouvrir, de pénétrer les corps des métaux et de les changer en sa propre nature : on le nomme en conséquence père et semence masculine.

Les trois couleurs noires, blanche et rouge, doivent nécessairement se succéder dans l'ordre que j'ai décrit ; mais elles ne sont pas les seules qui se manifestent, elles indiquent les changements essentiels qui surviennent à la matière, au lieu que les autres couleurs, presque infinies et semblables à celles de l'arc-en-ciel, ne sont que passagères d'une très courte durée. Ce sont des espèces de vapeurs, qui affectent plutôt l'air que la terre, qui se chassent les unes et les autres, et qui se dissipent pour faire face aux trois principales dont j'ai parlé.

Ces couleurs étrangères sont cependant quelquefois des signes d'un mauvais régime et d'une opération mal conduite, la noirceur répétée en est une marque certaine ; car les petits corbeaux, dit d'Espagnet, ne doivent point retourner dans le nid après l'avoir quitté ; la rougeur prématurée est encore de ce nombre, car elle ne doit paraître qu'à la fin, comme preuve de la maturité du grain, et du temps de la moisson.

L. GRASSOT.

(A suivre.)

PENSÉE

Quand nous voudrons sérieusement nous rendre compte de la puissance intellectuelle des peuples antiques, comparons les travaux QU'ON LEUR PERMETTAIT avec ceux de notre époque.

L. LUCAS.

LETTRES D'ELIPHAS LEVI

AU

BARON SPEDALIERI [1]

(2e VOLUME)

LXVI

15 *Février.*

Que de choses il me reste à vous dire ! Ce sont des immensités qui s'enchaînent à des immensités comme dans l'espace les univers aux univers ! Je suis souvent au milieu de tous ces abîmes, effaré et palpitant comme un oiseau perdu, et, si je savais où tomber, je serais tenté de me laisser choir. Se trouver seul ou presque seul au milieu d'un palais ou d'une Babel dont les spirales abriteraient plus de mille générations, n'est-ce pas effrayant et monotone ?

Les relations avec les hommes me deviennent de jour en jour plus difficiles et plus pénibles. Quelque bonne volonté que j'y mette, il m'est impossible de m'intéresser à ce qu'ils font, à ce qu'ils disent, à ce qu'ils croient penser, à ce qu'ils estiment. Je sens en moi, pour eux, une bienveillance qu'ils ne me rendent pas et qu'ils ne sauraient me rendre : *oblitusque suorum obliviscendus et illis.* Ne me croyez pas triste, ce n'est qu'un peu de mélancolie que je confie à votre amitié.

(A suivre.) ELIPHAS LÉVI.

(1) Voir page 354 et suiv.

L'ÉTRANGE HISTOIRE [1]

(DEUXIÈME PARTIE)

CHAPITRE XXXI

(Suite et fin)

Cette résolution fut fortifiée par une lettre que je reçus de Julius Faber. Je lui avais écrit longuement quelques jours après le coup qui m'avait accablé, relatant toutes les circonstances de ce drame avec le calme et la clarté que me permettait encore mon chagrin. Je l'estimais plus qu'aucun autre de mes confrères et je savais que si quelque secours pouvait m'être efficace, c'est de lui que je devais l'attendre. Sa réponse, il l'avait écrite en deux fois, à quelques jours d'intervalle, avant et après qu'il eût reçu ma lettre. La première partie, pleine d'animation et de gaieté, me faisait pénétrer dans son existence, là-bas, dans cette Australie où il s'était exilé. Il pensait encore qu'un voyage à l'étranger pourrait avoir des suites heureuses ; que des paysages entièrement nouveaux pourraient stimuler l'observation, vaincre cette fascination intérieure dans l'illusion de laquelle se débattait la malade : « L'intelligence, disait-il, peut construire un monde visionnaire

(1) Voir page 312 et suiv.

et faire découler tous ses raisonnements de cette vision qui est fausse, véritable mirage qui cède ou s'évanouit au fur et à mesure que l'intérêt que nous pouvons prendre au monde réel redevient prédominant ». Mais la seconde partie qu'il avait ajoutée en réponse aux nouvelles que je lui avais envoyées contrastait par son ton chagrin et donnait la mesure de la part qu'il prenait à mes propres tourments.

Mais le grand savant, qui devait plus de la moitié de sa renommée de praticien à l'essor de sa science de philosophe, ne pouvait concevoir un problème qui ne fût sans solution : « Il y a une folie, me disait-il, qui est la perte de la raison et il y en a une autre qui n'en est pas une et qui est plutôt, comme le cas qui nous occupe semble être, une suspension des facultés de la raison. Aucune prédisposition héréditaire, aucun atavisme organique de la structure du cerveau, aucune descente lente vers cette sorte de folie à laquelle on accole l'épithète de morale, par quoi se transforme peu à peu le caractère, qui enveloppe peu à peu la conscience dans sa brume jusqu'à la plonger en pleine nuit. Voyez ! Toute cette jeunesse est encore pleine de vigueur et de noblesse, toute cette douceur, toute cette pureté sont parfaitement intactes ! Espérez ! Car je suis convaincu que cet esprit tant éprouvé se redressera de lui-même. J'ose penser que cette maladie est plutôt du ressort du système nerveux. Celui-ci, une fois fortifié, l'esprit pourra se discipliner dans la pratique des

nombreux devoirs que nécessite la vie conjugale, et la maladie sera vaincue à jamais. Mais je vous aime comme mon fils et si vous ne vous décidiez pas à tenter le voyage que je vous recommande et à vous plier aux prescriptions que j'y enjoins, je reviendrais vers vous bien que j'eusse pensé achever mes jours sur cette terre et je soignerais votre femme qui est aussi, par vous, ma fille ».

L'idée de ce voyage à l'étranger était loin de m'effrayer. En même temps que je connaissais l'habileté de Faber, j'étais touché par cette marque de sa sympathie. Comme à un marin qui se noie, un radeau m'était providentiellement offert. Je relus alors, dans la première partie de sa lettre, la description enthousiaste qu'il me faisait de cette terre merveilleuse où il avait fixé sa tente. Le vieux monde n'y existait pas et l'on baignait en plein dans la fraîcheur d'une vie primitive, toute pastorale, au sein d'une nature vierge, heureuse. Julius Faber avait pris soin de mêler à ce romantisme des renseignements plus pratiques qui semblaient rendre possible à l'instant même mon départ et mon installation immédiate à ses côtés. Car il se trouvait que la propriété d'un voisin opulent se trouvait être mise en vente à un prix dérisoire. Il faut se rappeler que ceci se passait avant les premières découvertes de mines d'or et que l'agriculture traversait dans cette colonie une crise des plus graves. Mais Julius Faber avait l'intuition de ce que promettait cette terre et que les colons attirés par l'or deviendraient de plus

en plus nombreux et que l'or fertiliserait le sol et enrichirait ses propriétaires. La maison d'habitation avait été bâtie avec un soin exceptionnel, dans le goût anglais, rare alors, et elle était en tout cas plus fastueuse que celle que nous aurions bâtie nous-mêmes et qui eût suffi à mes goûts simples et aux besoins de ma chère Liliane.

Le soir venu, je lus à haute voix toute la première partie de cette lettre à Mrs. Ashleigh en présence de sa fille. J'essayai d'exciter l'intérêt de Liliane, qui restait cependant assez insensible aux descriptions enthousiastes de Faber. Puis Faber parlait d'Amy et Liliane se prit à écouter avec plus d'attention. Il disait comment l'enfant avait su se rendre indispensable dans la maison, tous les changements qu'elle y avait opérés, tout le charme indéfinissable dont elle revêtait les moindres choses, le mobilier rustique de la ferme, le jardin des fleurs sauvages choisies parmi les plus belles et les ceps vigoureux qui grimpaient en charmilles. Dans la joie, elle les exaltait ; dans l'angoisse, elle les réconfortait ; son sourire suffisait à faire oublier la fatigue des journées les plus accablantes : « Tout ce qu'il y a de meilleur, s'écriait le vieil homme avec l'enthousiasme de son génie d'autrefois sur lequel le temps n'avait pas mordu, tout ce qu'il y a de meilleur s'est épanoui ici. La nature l'encadre et s'adapte à son art, c'est la femme-enfant dans le monde-enfant ! »

J'entendis Liliane soupirer. Je la regardai furtivement : des pleurs brillaient dans ses yeux de-

venus plus doux ; ses lèvres tremblaient ; puis je la vis qui frottait sa main gauche au-dessus de l'anneau nuptial, d'un mouvement de plus en plus rapide :

— Non, dit-elle soudain avec impatience, elle n'y est pas, elle n'est pas là...

— Qui est-ce qui n'est pas là ? lui demanda doucement sa mère en se penchant sur elle.

Elle laissa tomber sa tête sur le sein maternel et répondit faiblement :

— La tache, la tache que quelqu'un a vu sur cette main. Je ne la vois pas. Et vous ?...

— Il n'y a jamais eu de tache sur cette main, dis-je, et la main est aussi blanche que la fleur Lily dont vous avez le nom.

— Taisez-vous, vous ne savez pas mon nom. Mon nom est celui d'une fleur, d'une fleur de nuit ; mais la véritable fleur Lily est cette Amy dont vous parle la lettre. Et j'entends comme un carillon, un son de cloche que je ne voudrais pas entendre que le vent cruel murmure entre les cloches et que les cloches répètent et murmurent de plus en plus fort :

Tache sur Lily
Honte à Lily
Morte Lily.

Et d'entendre le murmure des cloches, elle aussi se cacherait dans les ténèbres pour n'être plus comme moi, qu'un fleur des nuits.

— Bien-aimée, repris-je, réveillez-vous ! Vous

avez longtemps rêvé, mais le rêve est passé ; réveillez-vous, bien-aimée !

C'était la première fois que je l'entendais faire allusion à la fatale calomnie qui l'avait terrassée, et bien que cette allusion fût voilée, incertaine peut-être, ces paroles perçaient mon cœur, suscitant en moi, malgré leur angoisse, comme un naissant espoir.

Mais, hélas ! ce ne fut qu'un rayon qui s'éteignit à peine né. Des paroles incohérentes suivirent où revint l'obsession de cercles de feu que dominait une femme voilée, en vêtements noirs. Son inquiétude et son agitation allaient grandissant. Puis elle perdit tout à fait conscience de notre présence et tomba bientôt dans un pesant sommeil.

Cette nuit (ma chambre touchait la sienne et la porte de communication était ouverte), je l'entendis crier. Je me précipitai ; elle dormait et je discernai sur son jeune visage comme les traces d'une angoisse qui s'affaiblissait et comme la naissance d'un sourire qui me rappelait d'autres sourires, l'illumination soudaine de la pensée qui vient de maîtriser le doute et la terreur à laquelle elle était en proie.

Alors, doucement, je lui pris les mains et elle répondit à mon étreinte et me murmura toute sommeillante :

— Allons-nous-en.

— Mais où ? répondis-je, comme dans un souffle pour ne pas l'éveiller. Veux-tu que nous allions

rejoindre l'enfant dont je t'ai parlé, au pays fleuri où la terre elle-même est encore jeune ?

— Loin des ténèbres, en pleine lumière, là où les feuilles ne tombent pas, là où la nuit est plus belle que notre jour, l'hiver plus chaud que notre été. Allons-nous-en, allons-nous-en.

— Nous partirons. Rêve paisiblement que nous partons, rêve qu'aucune peine n'a pu changer mon amour plus profond maintenant que le jour où nous échangeâmes nos anneaux. J'avais mis en toi tous mes espoirs, et mes espoirs déploient encore vers toi leurs grandes ailes ivres d'air.

Et cependant le doux visage s'illuminait et il souriait. Elle retira sa main de mes lèvres, la passa sur ma tête penchée, comme pour me bénir.

Précipitamment je regagnai ma chambre ; je m'enfermai, de peur qu'elle n'entendît les sanglots que je ne pouvais plus contenir.

E. Bulwer-Lytton
Trad. de J. Thuile.

(A suivre.)

Pensée

—

Tout fils de l'Adam terrestre, quelque riche qu'il soit en esprit, en connaissance, etc., selon ce monde, n'est dès sa naissance qu'un esprit enfermé dans une prison, et il demeure tel jusqu'à ce que Christ soit devenu son instructeur, sa lumière *au dedans de lui* et par là même son libérateur.

W. Law.



Camille Flammarion

Nous comptions Camille Flammarion parmi les plus fidèles de nos lecteurs. Fréquemment, quand il venait à Paris, avant de repartir pour Juvisy, il entrait à la Librairie générale des Sciences occultes et causait quelques instants avec nous. Au cours de la causerie, il nous arrivait parfois de lui poser certaines questions, non par curiosité, mais par déférence pour son grand savoir et son autorité scientifique. Il y répondait peu, et souvent pas du tout, mais nous rappelant qu'il avait jadis raillé les astrologues, nous n'insistions jamais. Son silence était plus explicite que ses réponses.

Il avait bien voulu remarquer notre article paru en avril dernier, sous le titre de *Maisons hantées*. Il nous en avait écrit des compliments et demandé des précisions. On sait les minutieuses et prudentes précautions dont Camille Flammarion s'entourait pour établir sa documentation, ne retenant des renseignements que ceux où la sincérité et la valeur de l'informateur lui en garantissaient l'exactitude. Nous lui avions répondu, et nous nous proposions de lui mander d'autres faits aussi caractéristiques que ceux que nous avons rapportés.

Bien qu'il fût âgé de 83 ans, son décès nous a surpris. La pensée accepte difficilement l'échéance finale de l'être humain qui vit dans le domaine de la philosophie spéculative, car, en quelque sorte, il jouit de cette immunité particulière qui confine à l'immortalité : syncrase mentale dont la formation n'étonne que les profanes, et qui s'établit fatalement entre l'écrivain et le héros sympathique qu'il campe dans son œuvre. Si d'aventure — car il faut prévenir les pointilles des critiques — si d'aventure, il n'y a dans l'ouvrage didactique aucun héros... de chair, il y en a tout de même un... de rêve, qui se dédouble et prend, l'un la ressemblance du lecteur et l'autre tel qu'on le désire, et qui jouit également de la même immunité.

On n'a pas oublié l'émotion enthousiaste dont vibrèrent les âmes à la lecture de cette *Astronomie populaire*, traduite en toutes langues, pour ne citer que cette œuvre entre tant d'autres. L'opinion aime assez s'appuyer sur des « précédents ». On compara Camille Flammarion à Louis Figuier. N'en déplaise aux fidèles de ce dernier dont nous ne dénions pas le talent, et qui fut un vulgarisateur nécessaire et intéressant, nous ne craignons pas d'affirmer que Camille Flammarion lui est supérieur. On trouve dans les livres de l'éminent astronome de Juvisy d'agréables peintures où l'imagination déploie larges ses ailes, et où, nonobstant, la réalité ne perd rien à côtoyer le rêve ; le lyrisme ardent dont il anime souvent sa prose lui donne l'allure d'un étincelant poème, même quand il nous enchaîne à l'étude de thèmes très ardus. C'est peut-être, ajoutons-nous, c'est peut-être à des causes de cet ordre que nous vouons à nos dieux, à nos héros et à nos grands hommes notre fidélité cultuelle, dans le passé, le présent et l'avenir.

Camille Flammarion, né le 26 février 1842, est mort le 4 juin 1925. Son veuil de dormir son dernier sommeil dans le parc de son observatoire a été réalisé. Il repose au milieu des buis toujours verts, toujours verdissants, auxquels un jardinier de la vieille école a donné la forme linéaire du cœur. Sa dépouille mortelle est au sein de l'oméga dessiné par les arbustes. Leur symbolisme et celui de la dernière lettre de l'alphabet conviennent à cet illustre pérégrin de l'azur.

Si son corps a la sépulture que l'âme a désirée tout auprès de la demeure temporaire d'où il observa les clous d'or de la voûte cristalline, ce n'est point circonstance fortuite ou pensée quelconque, le hasard n'existant pas. Un Henri Poincaré nous dira peut-être un jour pour quelles fins et quel motif les lettres de l'alphabet se succèdent dans tel ordre plutôt que dans tel autre, et pourquoi l'alpha, qui est formé de deux cercles tangents, l'un ouvert, l'autre fermé, est la première lettre, et l'omega, qui est la figure du cœur, symbole de la bonté, de l'affection et de l'amour est l'expression jumelée de l'absolu et de l'infini.

Certes, oui ! et s'il fut un mortel prédestiné par son nom à exercer une profession *ad hoc*, c'est bien Camille Flammarion. Possesseur de ce patronyme aux quatre syllabes chantantes, pouvait-il se désintéresser des luminaires célestes ? A sonder les espaces sans bornes,

il avait contracté l'habitude du mystère, et il avait entendu ces paroles que l'apôtre de l'Apocalypse met aux lèvres de Dieu : « Je suis l'alpha et l'oméga, c'est-à-dire : Un et Tout, le premier et le dernier, le cerveau et le cœur, la puissance et l'omniscience, le possesseur et la possession, l'absolu et l'infini.

Et à ces terribles mots, Camille Flammarion a répondu par ceux-ci de son testament :

« Je désire que mon cœur soit détaché de ma poitrine et offert à mon *pays natal*, Montigny-le-Roi, où il a battu pour la *première fois*. »

Pierre Louys

Apparenté au baron Louis, petit-neveu du général Junot, duc d'Abrantès, et frère de Georges Louis, ex-ambassadeur de France en Russie, dont les récentes révélations firent naguère scandale, l'impeccable auteur d'*Astarté* est mort le 4 juin dernier. Né le 1er décembre 1870, il n'avait donc pas encore 55 ans. Atteint de cécité et depuis de longs mois quasi paralytique, il avait dû cesser son labeur littéraire et abandonner ses études rabelaisiennes.

Procul voluptatibus habitus, bien qu'il fût d'une grande sensibilité, sa superbe surtout en pâtissait.

Son incontestable maîtrise dans la culture des lettres grecques, dont les *Chansons de Bilitis* donnent et la mesure et le sentiment, s'avère moins dans *Aphrodite* qui, cependant, a établi sa réputation de styliste.

Forcé de résigner ses goûts païens à son infirmité corporelle, il s'était épargné les tourments de la solitude, les dieux qui s'honorent d'aimer les poètes lui ayant permis de conserver sa lucidité cérébrale. Pour remédier à l'oblitération de son sens visuel et obvier à son isolement des Unes et des Autres, il avait appelé auprès de lui un secrétaire qui, doué d'une bonne élocution, lui lisait les auteurs de sa prédilection.

Sans être particulièrement regardé par nous comme un initié, Pierre Louys est des nôtres par telles *Chansons de Bilitis* dont nous intéresse l'interprétation ésotérique. Nous le situons en marge de l'Occultisme, à côté de Balzac, George Sand, Emile Souvestre, Guy de Maupassant, Paul Sébillot, Emile Verhaeren, Paul Adam, Léon Blay, Maurice Barrès, Anatole France, etc...

Vous connaissez les pages révélatrices du « Horla ? » les lignes devineresses de Verhaeren sur les trains broyeurs d'existences ? Ecoutons la chanson prophétique que Pierre Louys met sur les lèvres de sa chère Bilitis :

Un vieillard aveugle habite la montagne. Pour avoir regardé les nymphes, ses yeux sont morts voilà longtemps. Et depuis, son bonheur est un souvenir lointain.

« Oui, je les ai vues, m'a-t-il dit : Helopsychria, Limnanthis : elles étaient debout près du bord, dans l'étang vert de Physos. L'eau brillait plus haut que leurs genoux.

« Leurs nuques se penchaient sous les cheveux longs. Leurs ongles étaient minces comme des ailes de cigales. Leurs mamelons étaient creux comme des calices de jacinthes.

« Elles promenaient leurs doigts sur l'eau et tiraient de la vase invisible les nénufars à longue tige. Autour de leurs cuisses séparées, des cercles lents s'élargissaient... »

(LE VIEILLARD ET LES NYMPHES.)

Pierre Louys avait un tel respect de la langue classique qu'il considérait toute liberté syntaxique et toute innovation métrique comme de pires injures. Il avait acquis cette susceptibilité de lettré à sa fréquentation assidue et exclusive des anciens.

Je présidais, en l'absence de Léon Deschamps, une soirée de LA PLUME au SOLEIL D'OR, quand Pierre Louys y vint pour la première fois. Il me souvient qu'il s'y était rendu seul, s'était assis un peu à l'écart, à une table inoccupée, l'air grave et dédaigneux, regardant timidement ceux qui entraient. Aux boutades des camarades bruyants, il s'efforçait de paraître s'intéresser pour ne pas attirer l'attention sur lui. Mais son attitude correcte, qui « sentait » le diplomate, ayant intrigué nos camarades,

— Quel est ce splendide pécuchet ? me demanda je ne sais plus qui.

Je tendis la feuille de présence et le désignai : Pierre Louïs (car alors l'auteur d'*Astarté* coiffait d'un tréma l' « *i* » de son patronyme). Il l'abandonna plus tard, cet « *ï* » pour l'*y*, afin de dévulgariser ou peut-être de se donner une figure plus hellénique.

Par une de ces coïncidences qui divertissent, Pierre Louïs voisinait avec *Anthracite de Mytilène*, pseudonyme qui cachait ce soir-là un de nos meilleurs écrivains d'art, aujourd'hui célèbre. S'ennuya-t-il aux

fariboles que débitaient d'un air terrible et convaincu nos camarades ? Son amour du pur classique subit-il des assauts trop fougueux ? Tant y a, et sauf erreur, que Pierre Louys ne reparut point au *Soleil d'or*.

Il enveloppa d'un académique mépris notre bohème turbulente et garda ses distances.

Et c'est pourtant, parmi ces jeunes gens de lettres, généreux et enthousiastes, que se trouvaient les lecteurs d'*Astarté* et de ces *Chansons de Bilitis*, parues chez Bailly, desquelles un de nos aînés, savant helléniste aussi, vantait la saveur, louait la facture et trouvait à cette voluptueuse supercherie la beauté de l'original... inexistant. J'ignore si Pierre Louys eût apprécié cet hommage de Louis Ménard. Mais à lire *La Vie de Bilitis* sur laquelle il essaie de donner le change on peut se demander si Pierre Louys n'eût pas garder rancune de ne pas le croire sur parole. Ne voulut-il pas déglorifier Molière et le découronner de son théâtre parce qu'une servante s'y permet de traiter de jargon le classique langage et Henriette de persifler les philhellènes ? Gros-René avait sur le cœur le potage de Marinette. Pierre Louys n'avait jamais digéré les irrévérences du grand comique.

PAUL-REDONNEL.

A propos du Centenaire de Fabre d'Olivet

Je trouve dans mon courrier une coupure de la REVUE BELGE. Je lis : *Le centenaire de Fabre d'Olivet ne saurait passer inaperçu.* (Ce souvenir de l'auteur est peut-être dû au *Voile d'Isis.*) *Cet écrivain conserve* ENCORE *de nombreux fidèles.* (Bien que l'adverbe : *encore* la dénue de sa générosité, l'information est pleine d'intérêt). *C'était un fou, un fou de génie.* (Ah ! Diantre ! voilà qui gâte un si beau début, mais si tel est le sentiment de M. Henri d'Alméras, ne le contrarions pas. La pensée est libre, a dit Platon. Cependant, que peuvent bien signifier ces vocables : *fou de génie* ? Ouvrons un lexique : *Fou*, celui qui a perdu le sens, l'esprit, la raison. *Génie* : le plus haut degré auquel puissent arriver les facultés humaines. Alors *un fou de génie*, qu'est-ce que c'est ? Etant admises ces claires définitions, un fou de génie est donc un être qui, tout en ayant perdu la raison, possède

une raison intelligente qui dépasse la prétentieuse raison jugeotte de M. Tonibouille, pontifex.)

Poursuivons la lecture du papier de M. Henri d'Alméras :

Sa théorie sur les langues, son système d'étymologie mêlent l'occultisme à la grammaire. (Voilà, en effet, qui dénote la folie ! Il est vrai que les meilleurs écrivains font de ces rapprochements disparates. Alphonse Daudet n'a-t-il pas écrit : « Mon oncle avait un grand verger et moi j'avais une cousine. Vous ne sentez pas combien cette évocation d'un verger suscite l'image d'une cousine ? Il est vrai qu'il n'y a pas mélange, comme M. Henri d'Alméras l'a écrit de l'occultisme et de la grammaire.) Voyons la conclusion: ... *et le tout devient à peu près inintelligible, mais il y a çà et là des idées ingénieuses et de curieuses observations.*

Eh ! eh ! quoique le tout soit *à peu près* inintelligible, les fidèles sont *encore* nombreux !

Quand donc, en présence d'un auteur qu'ils ne comprennent pas, les critiques se décideront-ils à s'avouer que l'obscurité n'est pas dans le texte, mais dans leur propre cervelle ?

Je ne dis point cela de M. Henri d'Alméras, qui nous a habitué à des appréciations plus judicieuses. Il a certainement lu les œuvres auxquelles il fait allusion. A-t-il, en l'occurrence, été la proie du paralogisme ? Entre tous les lecteurs de Fabre d'Olivet, il en est qui en ont compris *la théorie* et *son système étymologique.* A moins d'être taxé de présomption, M. Henri d'Alméras doit admettre que certains, du moins, ont quelque intelligence. Et s'il groupe ces intelligences égales — sinon supérieures à la sienne, il faut tout prévoir — la conclusion que Fabre d'Olivet est inintelligible, ne s'impose pas.

M. Henri d'Alméras peut-il reconnaître cela ? Ou bien, se considérant et se comparant, s'écrie-t-il verbeusement : « Du moment que, moi, je ne comprends pas, nul autre au monde n'est capable de comprendre. »

Ian Mongoï



L'Avenir par le marc de café, de BAGLIS. Librairie générale des Sciences occultes.

Ce récent traité de Baglis est court, mais curieux à tous égards, et très instructifs. Comme l'expose l'auteur dans sa préface, le procédé divinatoire qui utilise le marc de café n'est, comme les autres arts divinatoires, que le moyen de concentrer la pensée et d'augmenter l'acuité des facultés psychiques. Le but cherché par le devin est bien, en effet, de s'abstraire le plus complètement possible d'annihiler momentanément sa volonté consciente, de se mettre en état de passivité, de réceptivité complète, afin de pénétrer intuitivement dans ce plan caché où s'élabore la trame des événements à venir.

Quant aux règles d'interprétation telles qu'elles sont exposées, il ne faut pas y attacher une valeur absolue. Il ne serait pas possible, même dans un ouvrage beaucoup plus volumineux, d'envisager tous les cas et toutes les images complexes qui peuvent apparaître au devin. Dans la divination par le marc de café comme dans la vision au moyen de la boule de cristal, au lieu d'apercevoir des objets isolés le devin peut très bien voir se dérouler des scènes complexes visant tel ou tel cas particulier, et qui ne sont pas susceptibles de recevoir une interprétation d'ordre général, en quelques lignes. L'essentiel pour le devin, c'est d'être doué du don de voyance et de ne pas faire travailler son imagination à vide.

Cette réserve faite, il est incontestable que les règles d'interprétation données par l'auteur peuvent servir, à titre de modèle, de canevas pour l'interprétation en général, et que Baglis, dans son opuscule, offre aux amateurs d'occultisme pratique un moyen facile, à la portée de tous, de déceler et de développer leurs facultés de voyance.

Histoire des Rose-Croix, de F. WITTEMANS. Editions Adyar.

Cette première édition française de l'ouvrage de M. Wittemans, dont la première édition néerlandaise avait paru en 1919, venant à la suite des ouvrages de Sédir et de Westcott sur le même sujet, quelques mois après la toute récente publication du magistral ouvrage de Waite : *The Brotherhood of the Rosy-Cross*, est une preuve de l'intérêt croissant suscité à l'heure actuelle par l'action réelle, quoique cachée, des Rose-Croix en ce qui a trait au maintien de la Tradition initiatique et à la diffusion du haut enseignement occulte.

La documentation est remarquable par son ampleur. Il est vraisemblable que l'auteur a été à même de consulter bon nombre d'archives maçonniques, et assurément cet ouvrage contient de très nombreuses indications puisées aux meilleures sources. Toutefois, il est permis de faire quelques réserves sur certains points de détail. Le rôle attribué aux Jésuites à certaines périodes de l'évolution maçonnique paraît discutable, et il n'y a pas lieu d'en exagérer l'importance. — A la page 60, M. Wittemans écrit que Spinoza fit paraître ses œuvres à Hambourg, sous le pseudonyme d'Heinrich Khunrath, lequel était mort en 1605, près de trente ans avant la naissance du philosophe. Je n'ai pu vérifier le fait, mais l'artifice me semble bien aléatoire. — De même, l'auteur consacre plusieurs pages à la question si ardemment controversée de Bacon auteur du théâtre de Shakespeare, question intéressante surtout pour les littérateurs, mais qui, par elle-même, me paraît n'avoir que de lointains rapports avec l'histoire proprement dite des Rose-Croix.

Quand M. Wittemans écrit à la page 156 qu'Eliphas Lévi fut blâmé par les Rose-Croix pour avoir communiqué dans ses ouvrages beaucoup plus de la doctrine secrète qu'il n'était désirable, je crois pour ma part que le blâme (si toutefois blâme il y eut) n'était guère fondé. Il eût été préférable de lui reprocher certaines erreurs habilement cachées par des réticences et sous une phraséologie pompeuse qui était, à tout prendre, de la belle littérature et contenait même une philosophie très profonde, eu égard à la philosophie de son époque et de la nôtre.

M. Wittemans consacre quelques bonnes pages à

l'effort considérable de Max Heindel et à son principal ouvrage : *The Rosicrucian Cosmo-Conception.* Il s'attache longuement aussi à exposer l'origine et l'extension du mouvement théosophique ; il mentionne les groupements, même de date récente, tels que, par exemple, la branche tout récemment fondée par F. Jollivet-Castelot, se rattachant directement ou indirectement à la primitive Rose-Croix.

A la page 152, l'auteur signale brièvement les *Sorores Rosae Crucis.* En se plaçant à un point de vue différent de celui auquel a dû se placer M. Wittemans, la petite Sœur Thérèse du Carmel de Lisieux, avec son crucifix sur lequel fleurissent des roses, ne nous fournit-elle pas, elle aussi, un enseignement symbolique sur le sens de l'*Ergon* ?

Pour conclure, il est certain que l'*Histoire des Rose-Croix* sera lue avec fruit par tous ceux qui s'intéressent au mouvement occultiste en général et à l'effort rosicrucien en particulier. Assurément tout n'est pas dit et tout ne peut pas être dit dans cet ouvrage, pour cette bonne raison que les vrais Rose-Croix, fidèles en cela non seulement à leur propre tradition, mais à la Tradition elle-même, ont toujours eu soin de se tenir à l'abri des indiscrétions profanes et de n'admettre parmi eux que des disciples d'une discrétion éprouvée. Il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau, a dit le Maître, mais Lui-même n'a confié qu'à quelques rares disciples la partie ésotérique de son enseignement, et le Gardien sur terre du Royaume des Cieux a encore aujourd'hui les deux clefs symboliques croisées sur le front.

D^r^ Em. DELOBEL.

La genèse des atomes, par Henri MAGER. Librairie Blanchard.

De mon excellent ami Mager, ce travail, sur la genèse des atomes, est tout à fait remarquable et véritablement de premier plan.

Après nous avoir montré les incertitudes des notions actuelles et le peu de fondement des hypothèses modernes sur la structure de l'atome, M. Mager nous expose sa manière de voir en partant nettement du point de vue expérimental. On sait que c'est grâce à ses détecteurs colorés, que Mager a réussi en quelque sorte à analyser, à peser, à évaluer les différents

éléments qui le constituent ; il est arrivé à cette conclusion : c'est que la plupart des atomes sont constitués par deux entités physiques d'essence différente, tourbillonnaire et antagoniste. Mais où et quand se sont constitués les atomes ? Ont-ils été engendrés par la dissociation de l'uranium et du thorium ? Non, car ils n'engendrent aucun corps de masse supérieur à leur masse. Viennent-ils d'une part de la Terre et d'autre part de l'Espace ? Ou bien ont-ils été engendrés, par la dissociation de la couronne solaire de notre Univers ? Cette hypothèse serait assez vraisemblable. L'atome serait donc, en résumé, et en dernière analyse, un tourbillon d'éther, en relation avec tous les mouvements tourbillonnaires de l'éther. « Tout s'élève de l'éther et retombe dans l'éther », telle est la conclusion de ce magnifique travail qui nous ouvre des horizons merveilleux sur la constitution même de l'Univers et jette une splendide lueur sur cette passionnante question restée jusque-là si ténébreuse.

REÇU :

Mme A. Parker : Le Sâdhou *Sundar Singh.* — Ed. Secrétariat Suisse de la Mission aux Indes. Lausanne, 1923.

Le Sâdhou Sundar Singh. — *Par Christ et pour Christ.* — Ed. Secrétariat Suisse de la Mission aux Indes. Lausanne, 1923.

Le Sâdhou Sundar Singh : *Aux pieds du Maître.* — Ed. Secrétariat Suisse de la Mission aux Indes. Lausanne, 1925.

Ernest Raynaud : *Souvenirs de police. Au Temps de Félix Faure.* Paris, Payot, 1925.

Jules-L. Puech : Le Socialisme français avant 1848. *La vie et l'œuvre de Flora Tristan.* Paris, Rivière, 1925.

Ernest Reynaud : *Ch. Baudelaire.* Paris, Garnier, 1922.

Dr Paul Carton : *La Cuisine simple.* Paris, Maloine, 1925.

Dr Paul Carton : *La Synthèse libératrice.* Paris, Maloine, 1925.

LA DIRECTION.



Dans le *Monde Nouveau* du 15 mai, M. de Grandprey continue la publication des lettres alchimiques d'August Strindberg à F. Jollivet Castelot.

La Revue Internationale des Sociétés Secrètes, signalant sous sa rubrique *Çà et Là* l'incendie qui détruisit, le 12 décembre 1924, la demeure de F. Jollivet Castelot et ensevelit sous les décombres les innombrables livres et documents du Président de la Société Alchimique de France, trouve le moyen de parler de *la Juiverie, maîtresse occulte de ce groupement d'excentriques*. A la liste déjà interminable des phobies dont souffrent certains névropathes, il serait opportun d'ajouter la Judéophobie qui semble sévir à l'état chronique sur certains rédacteurs de cette revue et leur fait écrire parfois d'énormes bourdes, comme c'est ici le cas.

Dans *La Correspondance Charentaise*, M. Paul Choisnard, poursuivant ses *Entretiens sur la Sociologie*, s'attaque cette fois au problème du génie, et cherche à savoir comment on distingue les grands hommes, leur nature, leur origine, et leur rôle social. Certains ont voulu mettre l'hérédité à la base de l'origine du génie, ce qui n'est pas suffisant, comme le prouve entre bien d'autres le cas de W. Crookes qui avait vingt frères et sœurs, et cependant fut le seul qui parvint à la célébrité. L'hérédité à elle seule n'explique pas l'éclosion du génie, mais rend compte, en général, de certaines caractéristiques particulières à un homme de génie. Il faut, en outre, avoir égard au milieu où se développe le génie, et davantage encore aux circonstances, à l'ambiance au sein de laquelle il évolue. Les circonstances qui poussent l'un entravent l'autre, favorisant ainsi, ou bien au contraire entravant le développement des possibilités du thème natal.

M. Raoul Larmier, dans *Psychic Magazine*, donne l'horoscope du traité de Versailles d'après l'astrolo-

gie onomantique. Les déductions de l'auteur sont extrêmement curieuses, mais il est un point de détail que j'avoue n'avoir pas bien saisi. M. Larmier écrit, en effet : Traduction astrologique de l'énoncé : 28 juin 1819, 14 h. 30, 7° degré du Cancer. Or, le septième degré du Cancer correspond à un M. C. d'ascension droite 97°37, c'est-à-dire à un temps sidéral d'environ six heures trente minutes. En cherchant le M. C. par la méthode ordinaire, on a :

T. S. le 28 juin : 6 h. 22
+ 1 h. 30 (au lieu de 2 h. 30, correction heure d'été)
= 7 h. 52.

approximativement, ce qui donne pour M. C. 26° du Cancer et place l'Ascendant au voisinage de 21° de la Balance, impliquant par le fait même une interprétation très différente.

Le problème de l'Atlantide est à l'ordre du jour depuis quelques années. M. Paul Le Cour lui consacre quelques bonnes pages dans le numéro du 1er mai du *Mercure de France*, signalant notamment que certains mots de la langue basque se retrouvent dans l'Algonquin, dans l'Illinois et autres dialectes du nord du Canada, et que l'alphabet celtique primitif contient plusieurs caractères identiques à ceux de l'alphabet hiératique du Yucatan. La conclusion à tirer de ces faits et d'autres très nombreux est que les Celtes, qui ne sont ni ethniquement ni intellectuellement des Latins ou des héritiers de la Science orientale, sont les véritables descendants de la race atlantéenne primitive.

Dans *Luce E Ombra* un curieux article de I. P. Capozzi intitulé : l'Esotérisme de l'anniversaire de Rome, où l'auteur traite de la valeur suggestive des rites, du rituel de la fondation de Rome. Celle-ci aurait eu lieu l'an 753 avant Jésus-Christ, à une date correspondant au 21 mars, c'est-à-dire à l'équinoxe du printemps, ce qui permet de rattacher immédiatement cet épisode, assurément symbolique, à la pure tradition astrologique.

Dans ce même numéro, le Dr Osty et Mme J.-A. Bisson adressent leur réponse à l'enquête internationale sur la question métapsychique qui se poursuit dans cet e revue depuis plusieurs mois.

The Two Worlds, nous annonce dans sa chronique hebdomadaire la fondation à Londres d'un *Laboratoire national de Recherches psychiques* installé sur le type de l'Institut Métapsychique de Paris et destiné à contrôler de la manière la plus rigoureuse les phénomènes psychiques.

Dans *Occult Review* de mai, Georges Austin, à propos des Druides, parle des *Welsh Triads* (document dont l'authenticité n'est peut-être pas hors de doute), qui contiendraient la clef de la philosophie religieuse des druides. L'Etre supérieur se présente sous trois faces correspondant aux trois personnes de la Sainte Trinité : Vie absolue, Connaissance absolue, Puissance absolue. Un autre concept fondamental de Druidisme est celui qui a trait aux trois cercles d'existence : le Cercle de *Ceu-gant* ou Infini, réservé à Dieu seul ; le Cercle d'*Abred*, où toutes choses tirent par nature leur origine de la mort, cercle que l'homme a traversé ; et enfin le Cercle de *Gwynvyd* ou Félicité, dans lequel toutes choses naissent de la vie, cercle que l'homme traversera au ciel.

Il y aurait également trois états d'existence des êtres vivants : l'état d'*Abred* dans *Annwn* (l'Abyme, la grande profondeur) — l'état de liberté dans l'humanité — et en dernier lieu l'état d'amour, c'est-à-dire *Gwynvyd* (félicité) dans le ciel. L'homme créé par Dieu dans l'état de bonheur serait tombé dans le cercle d'*Abred*, dans l'abyme d'où il sortira quand il aura reconquis la connaissance, l'amour et la puissance, pour atteindre de nouveau l'état de félicité originelle.

Comme on le voit, sans exposer le pourquoi et le mécanisme de la Création, ce système parle néanmoins de la Chute, pose le problème du Mal, et dans ses grandes lignes est suffisamment explicite pour entrer aisément dans le cadre de la Tradition ésotérique et de la véritable Synthèse philosophique et religieuse.

Rays from the Rose-Cross publient quelques pages inédites de Max Heindel, sous le titre : *Qu'est-ce que la Vérité ?* qui se rapportent à la haute philosophie ésotérique. Parlant du début de l'Evangile de saint Jean, Max Heindel fait observer avec raison que le mot anglais *word* rend très mal l'idée que saint Jean voulait exprimer, et que ce mot est bien inférieur

comme expression au terme grec λόγος, car un mot ne peut pas être un commencement, mais c'est la pensée qui est à l'origine de l'action ou verbe exprimé. A ce propos, il n'est pas inutile de faire remarquer que le terme *matter*, qui revient à diverses reprises sous la plume du fondateur de la *Rosicrucian Fellowship*, prête également à confusion. En effet, écrit-il, saint Jean se sert des mots ἐνἀρχῇ et λόγος pour exprimer qu'au commencement il existait une masse de matière homogène *(homogeneous mass of matter)*, que dans cette matière homogène était Dieu et que Dieu devint le Verbe, le son rythmique (ou plus exactement la vibration) qui s'épand dans l'univers et façonne toutes choses.

Le terme *matter* ici employé, si nous le traduisons en français par matière, est beaucoup moins précis philosophiquement que le terme substance et incline l'esprit à une conception matérialiste de l'univers et même de la Divinité. Ou bien alors il faut l'entendre en un sens tout spécial, au sens du sujet, ce qui correspond aussi, il est vrai, à l'un des sens du mot *matter*, comme, par exemple, dans l'expression *matter of fact*, mais le terme de substance *(sub-stare)*, comme son équivalent grec ὑποκείμενον, est beaucoup plus adéquat à la conception qu'il s'agit d'exprimer.

A signaler dans la même revue une étude de Corinne S. Dunklee sur les Correspondances de la Bible avec l'enseignement rosicrucien.

D^r^ Em. DELOBEL.

Journal du Magnétisme et du Psychisme expérimental. — Avril, suite de l'article si précis et si bien documenté du sympathique avocat Maurice Garçon.

Psychic magazine. — Avril. Remarquable article de Mme Lacombe sur la Discipline des Jésuites et la Méthode psychique. — Article posthume du Dr Fugairon sur le Feu. — Traduction d'un magnifique chapitre de Prentice Mulford sur la demande silencieuse.

Côte d'azur médicale, numéro de mai. — Article véritablement très instructif et bien documenté de mon excellent confrère le Dr Regnault sur la Chromothérapie. Nul mieux que lui n'était qualifié pour traiter un semblable sujet. Le Dr Foveau de Courmelles nous fait part de ses réflexions sur les Sciences occultes qui jouent un rôle incontestable en médecine.

C'est ainsi que nous nous servons tous les jours des ressources de la Physionomie, de la Chirologie et même, dans certains cas, de la graphologie, pour établir le diagnostic du tempérament d'un malade et le diagnostic du médicament. Nous faisons ainsi de l'occultisme sans nous en douter, comme M. Jourdain de la prose.

Revue naturiste, numéro de mai. — Article magistral du Dr Carton sur le Vampirisme thérapeutique. A notre époque de mercantilisme à outrance, où l'on a la prétention de rajeunir les gens en un tour de main, il était bon que quelqu'un d'autorisé comme notre confrère expose les dangers que courent au point de vue occulte ceux qui se soumettent à de telles pratiques.

Revue Métapsychique, numéros de mars-avril. — Compte rendu du Dr Osty sur les expériences faites à l'institut avec Ludwig Kahn. Il résulte des constatations des expérimentateurs que l'Allemand en question posséderait des facultés de connaissance paranormale vraiment extraordinaire. La rigueur des expérimentations semble devoir éloigner toute idée de fraude et de supercherie.

L'Homœopathie française, numéro d'avril 1925. — Le Dr Vannier continue avec raison à signaler à ses confrères, qui s'obstinent à ne pas vouloir voir, les ressources immenses et inappréciables qu'offre l'Iriscopie. Aujourd'hui il nous démontre, observations en main, les avantages que l'on peut retirer de cette méthode. Il est vraiment incroyable que le corps médical rejette sans le connaître ce merveilleux procédé d'investigation clinique. Le Dr Fortier-Bernoville a écrit un article synthétique tout à fait remarquable sur les aggravations horaires de remèdes homœopathiques. Notre confrère Parenteau nous expose avec sa clarté habituelle le traitement des kératites interstitielles dues à la syphilis héréditaire. Enfin, le Dr Vannier traite comme toujours avec une grande maîtrise le sujet de matière médicale relatif à Baptisia Tinctoria.

Les Gérants : CHACORNAC FRÈRES.

Poitiers. — Imp. Moderne, NICOLAS, RENAULT et Cie.

